1144692
Case
FRC
17779

OTHELLO

OU

LE MORE DE VENISE,

TRAGÉDIE;

PAR LE CITOYEN DUCIS.

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de la République, le lundi 26 novembre 1792, l'an premier de la République.

Prix, 25 sols.

A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue du Cimetière-Saint-André-des-Arts, n°. 9.

L'AN SECOND DE LA RÉPUBLIQUE.

THE NEWBERRY LIBRARY

AU CITOYEN DUCIS,

DE SAINT-DOMINGUE.

C'est à toi, mon cher frère, que je dédie ma tragédie d'Othello, comme j'ai dédié, dans le temps, mon Roi Léar à notre vertueuse mère. Depuis que la mort nous l'a ravie, un de mes plus consolans souvenirs est de lui avoir rendu ce public hommage de mon respect et de ma tendresse, et sur-tout de l'en avoir vu jouir avec des larmes de joie qui se confondoient avec les miennes. Puisse mon Othello, puisse le recueil de mes foibles ouvrages, s'ils doivent me survivre et sauver notre nom de l'oubli, en rachetant leurs imperfections par quelque qualité qui les distingue, apprendre à mes lecteurs, quand nous aurons disparu, que, dans l'un des hommes les plus véritablement estimables que j'aie connus, la nature m'avoit accordé le plus généreux des frères et le plus fidèle des amis.

Ton frère aîné, DUCIS.

AVERTISSEMENT.

La tragédie d'Othello, ou du More de Venise, par Shakespeare, est une des plus touchantes et plus terribles productions dramatiques qu'ait enfanté le génie vraiment créateur de ce grand homme. L'exécrable caractère de Jago y est exprimé sur-tout avec une vigueur de pinceau extraordinaire. Avec quelle souplesse effrayante, sous combien de formes trompeuses, ce serpent caresse et séduit le généreux et trop confiant Othello! Comme il l'infecte de tous ses poisons! comme il l'enveloppe de tous ses replis! Enfin, comme il le serre, comme il l'étouffe, et le déchire dans sa rage! Je suis bien persuadé que si les Anglais peuvent observer tranquillement les manœuvres d'un pareil monstre sur la scène, les Français ne pourroient jamais un moment y souffrir sa présence, encore moins l'y voir développer toute l'étendue et toute la profondeur de sa scélératesse. C'est ce qui m'a engagé à ne faire connoître le personnage qui le remplace si foiblement dans ma pièce, que tout à la fin du dénouement, lorsque le malheur d'Othello est consommé par la mort de la plus fidelle, de la plus tendre des amantes, qu'il vient d'immoler aux aveugles transports de sa jalousie. Je me suis bien gardé de le faire paroître du moment qu'il est connu, du moment que j'ai révélé au public le secret affeux de son caractère. Je n'ai pas manqué non plus, dès que je l'ai pu, dans un court récit, d'instruire ce même public de sa punition, de sa mort cruelle dans les tortures. J'ai pensé même que si le spectateur avoit pu, dans le cours de la tragédie, le soupçonner seulement, au travers de son masque, d'être le plus scélérat des hommes, puisqu'il est le plus perfide des amis, c'en étoit fait du sort de tout l'ouvrage, et que l'impression prédominante d'horreur qu'il eût inspiré, auroit certainement amorti l'intérêt et la compassion que je voulois appeller sur l'amante d'Othello et sur ce brave et malheureux Africain. Aussi est-ce avec une intention très-déterminée que j'ai caché soigneusement à mes spectateurs ce caractère atroce, pour ne pas les révolter.

Quant à la couleur d'Othello, j'ai cru pouvoir me dispenser de lui donner un visage noir, en m'écartant sur ce point de l'usage du théâtre de Londres. J'ai pensé que le teint jaune et cuivré, pouvant d'ailleurs convenir aussi à un Africain, auroit l'avantage de ne point révolter l'œil du public et surtout celui des femmes, et que cette couleur leur permettroit bien mieux de jouir de ce qu'il y a de plus délicieux au théâtre, c'est-à-dire de tout le charme que la force, la variété et le jeu des passions répandent sur le visage mobile et animé d'un jeune acteur, bouillant, sensible et enivré de jalousie et d'amour.

Pour la romance du Saule, au lieu de la placer, comme Shakespeare, au quatrième acte, je l'ai mise au cinquième, comme propre à augmenter la pitié, et encore comme plus rapprochée du dénouement. J'avoue que j'aurois plutôt renoncé à traiter l'intéressant sujet d'Othello, que de ne pas l'y conserver, à cause du plaisir qu'elle m'a toujours fait, à cause de la nouveauté, et pour être le premier qui l'ai hasardée sur notre théâtre. C'est le citoyen Gretry, son nom n'a pas besoin d'éloge, qui en a composé l'air avec son accompagnement. Il s'est contenté, en grand maître, de quelques sons plaintifs, douloureux et profondément mélancoliques, conformes à la scène et à la romance qui sembloient les demander. Ils sont, pour ainsi dire, le chant de mort d'une malheureuse amante. On ne les retient point, ils ne sont point distingués de la situation et de la scène; ils se mêlent naturellement avec elle, ils s'y confondent, comme une eau paisible qui, sous des saules, iroit se perdre insensiblement dans le cours tranquille d'un autre ruisseau.

J'ai maintenant à parler de mon dénouement. Jamais impression ne fut plus terrible. Toute l'assemblée se leva à la fois, et ne poussa qu'un cri. Plusieurs femmes s'évanouirent. On eût dit que le poignard dont Othello venoit de frapper son amante, étoit entré dans tous les cœurs. Mais aux applaudissemens que l'on continuoit de donner à l'ouvrage, se mêloient des improbations, des murmures, et enfin même une espèce de soulévement. Je crus un moment que la toile alloit se baisser. D'où pouvoit naître une impression si extraordinaire, une agitation si tumultueuse? Me tromperois-je, en croyant qu'elle venoit de l'extrême intérêt que j'avois inspiré pour Hédelmone; de ce que mon spectateur avoit desiré trop passionnément qu'elle put désabuser Othello de son erreur; de ce que je l'avois tenu trop long-temps dans les angoisses de la terreur, de la pitié et de l'espérance; de ce que son desir trompé, au moment du coup de poignard, s'étoit tourné en une sorte de désespoir, et avoit révolté sa douleur même contre l'auteur de l'ouvrage?

Comment se fait-il cependant que le public, après avoir eu tant de peine à me pardonner mon dénouement, soit revenu le voir encore pendant le cours de douze représentations? ne seroit-ce pas qu'il a été averti par la reflexion qu'Othello n'est point un homme féroce, mais un amant égaré, un Africain jaloux, un More qui frappe ce qu'il a de plus cher, et qui ne survivra pas à sa victime? Ne seroit-ce pas qu'il a senti par instinct que les naturels les plus tendres et les plus sensibles, une fois poussés dans les excès, sont quelquefois les plus près de la barbarie, par la raison peut-être qu'ils en étoient les plus éloignés?

Cependant, quoique le public ait le droit, sous tous les climats, de tracer aux auteurs les limites de la terreur et de la pitié, ces limites pourtant sont plus ou moins reculées selon le caractère des différentes nations. Mon dénouement a eu de la peine a passer à Paris; et à Londres, les Anglais soutiennent très-bien celui de Shakespeare. Ce n'est point avec un poignard qu'Othello, sur leur théatre, immole son innocente victime; il lui presse dans son lit et avec force un oreiller sur la bouche, il le presse et le represse encore jusqu'à ce qu'elle expire. Voilà ce que des spectateurs français ne pourroient jamais supporter.

Un Poete tragique est donc obligé de se conformer au caractère de la nation devant laquelle il fait représenter ses ouvrages. C'est une vérité incontestable, puisque son principal but est de lui plaire. Aussi, pour satisfaire plusieurs de mes spectateurs qui ont trouvé dans mon dénouement le poids de la pitié et de la terreur excessif et trop pénible, ai-je profité de la disposition de ma pièce, qui me rendoit ce changement très-facile, pour substituer un dénouement heureux à celui qui les avoit blessés, quoique le premier me paroisse toujours convenir beaucoup plus à la nature et à la moralité du sujet, et que je l'aie eu sans cesse en vue, comme il est facile de le remarquer, dès le commencement et dans le cours de ma tragédie Mais comme je l'ai fait imprimer avec les deux dénouemens, les directeurs de théâtre seront les maîtres de choisir c lui qu'il leur conviendra d'adopter.

Mais je dois convenir, avant de finir cet avertissement, que j'ai trouvé dans les talens de mes acteurs tous les secours dont j'avois besoin pour soutenir une nouveauté de ce genre. On a cru voir, ou plutôt on a vu dans le citoyen Talma, Othello vivant, avec toute l'énergie africaine, avec tout le charme de son amour, de sa franchise et de sa jeunesse. On a entendu le silence affreux de son désespoir et les rugissemens de sa jalousie. Quant à la citoyenne Desgarcins, au jugement des hommes les plus difficiles et les plus éclairés, elle n'a rien laissé à desirer au spectateur dans le rôle d'Hédelmone. Ils ont trouvé qu'elle avoit atteint la perfection. Son jeu si simple, si naïf et si noble, son amour pour son père et pour Othello, ses combats, sa timidité, ses craintes, ses pressentimens, ses attitudes si naturelles et si mélancoliques, sur-tout sa voix enchanteresse, ont ému et gagné tous les cœurs: et je sens bien que je perdrai à la lecture ce que des talens si heureux et si chers au public m'auront prêté à la représentation.

PERSONNAGES.

MONCÉNIGO, doge de Venise.......... *Després.*
LOREDAN, fils de Moncénigo.......... *Monville.*
ODALBERT, sénateur vénitien......... *Desrosières.*
HÉDELMONE, fille d'Odalbert......... *Desgarcins.*
HERMANCE, nourrice d'Hédelmone..... *Valerye.*
OTHELLO, Général des troupes vénitiennes. *Talma.*
PÉZARE, Vénitien.................. *Vallois.*
Plusieurs officiers et sénateurs.

La scène est à Venise.

Le premier acte se passe dans la salle du sénat.
Le second, le troisième et le quatrième, dans le palais d'Othello.
Et le cinquième, dans la chambre d'Hédelmone.

OTHELLO

OU

LE MORE DE VENISE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la salle du sénat; les sénateurs sont sur leurs sièges; plusieurs officiers se tiennent à quelque distance.)

SCÈNE PREMIÈRE.

MONCENIGO, LES SÉNATEURS, PLUSIERRS OFFICIERS.

MONCÉNIGO.

Illustres Sénateurs, bannissez vos alarmes.
Au bruit de son péril, Vénise a pris les armes:
Ces torrens imprévus de nouveaux révoltés,
Othello dans leur cours les a tous arrêtés.
Ce feu, long-temps couvert, qui vient de nous surprendre,
Dans Vérone allumé, s'irritoit sous sa cendre;
Mais, perdu dans les airs, ce feu sans aliment,
N'aura produit pour nous que l'effroi d'un moment.
Contre ces révoltés, oui, le ciel se déclare;
Et bientôt la victoire......

SCÈNE II.

MONCENIGO, LES SÉNATEURS, PLUSIEURS OFFICIERS, PÉZARE.

MONCENIGO.

Est-ce vous, cher Pézare?
Digne ami d'Othello, c'est à vous de conter
Par quels traits sa valeur vient encor d'éclater.
Le salut de Venise est son heureux ouvrage.

PÉZARE

Que vos yeux n'étoient-ils témoins de son courage !
Les rebelles entroient, et pour les repousser,
A leurs flots menaçans il court seul s'opposer.
La foudre est moins rapide. Il s'élance, il s'écrie :
« Amis, secondez-moi, défendons la Patrie ».
Citoyens et soldats, tous, dans un même instant,
Semblent n'être qu'un homme et qu'un seul combattant.
A ces traits, à ce teint dont, sous un ciel sauvage,
Le soleil africain colora son visage,
A ses exploits sur-tout, nous volons sur ses pas,
Fiers de suivre un héros vainqueur dans les combats.
Le chef des révoltés dont la perte s'avance,
Craint le sort du combat, l'arrête avec prudence.
Il se saisit d'un poste, où ses heureux efforts
Suspendent nos succès et nos premiers transports.
Mais nous aurons bientôt abaissé son audace ;
Ces rebelles soumis vont demander leur grace.
Je cours les observer : s'ils tentoient un combat,
J'aurois du sang encore à donner à l'Etat.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

MONCENIGO, LES SÉNATEURS, plusieurs OFFICIERS, ODALBERT.

MONCENIGO.

Vous voyez, Sénateurs, dans quels troubles nous sommes ;
Et dans de grands périls il nous faut de grands hommes.
Lorsqu'ils courent servir la Patrie en danger,
C'est aux péres du Peuple à les encourager.

SCÈNE IV.

MONCENIGO, LES SÉNATEURS, plusieurs OFFICIERS, ODALBERT.

(*Odalbert entre furieux et hors de lui-même.*)

MONCENIGO.

Calmez, cher Odalbert, l'effroi qui vous agite.
L'Etat s'est relevé de sa terreur subite.

ODALBERT.

Non, non, l'Etat n'a point de part à mes douleurs.

Je gémis, mais pour moi, sur mes propres malheurs.
Ma fille....

MONCENIGO.

Eh bien?

ODALBERT.

Ma fille.... O peine inattendue !

MONCENIGO.

Quoi! pleurez-vous sa mort? Quoi! l'auriez-vous perdue?

ODALBERT.

Non, ce n'est point sa mort qui m'accable à vos yeux.
Non.... j'en prétends justice.... Un monstre audacieux,
Un lâche, un corrupteur, un traître l'a séduite.
Il vient de l'entraîner avec lui dans sa fuite.
D'un hymen clandestin les détestables nœuds,
Au mépris de mes droits, les ont unis tous deux.

MONCENIGO.

Je frémis comme vous. Ce Sénat équitable
Ne peut trop se hâter de punir le coupable.
Sur sa tête à l'instant, prompts à venger vos droits,
Nous allons tous lever le fer sanglant des loix.
Nommez-nous l'imposteur.

SCÈNE V.

MONCENIGO, LES SENATEURS, plusieurs OFFICIERS, ODALBERT, OTHELLO.

ODALBERT, *en montrant Othello qui rentre brusquement.*

Vous voyez le perfide.

(*Tous les Sénateurs font un mouvement de surprise.*)

MONCENIGO.

Ciel, Othello!

ODALBERT.

(*à Othello.*)

C'est lui: crains ma vengeance avide.

(*A Moncenigo.*)

Mais avant de punir ce coupable étranger,
Cet ami, cet ingrat, qui vient de m'outrager,
Ce barbare Africain, qui, séduisant ma fille,
A mis les pleurs, la mort, l'horreur dans ma famille,
Noble Moncenigo, ma fille est en ces lieux;
Commandez à l'instant qu'on l'amène à mes yeux.

MONCENIGO, *à deux Officiers.*

Allez, c'est Odalbert, son père, qui l'ordonne:

Qu'ici, sans différer, l'on conduise Hédelmone

(Les deux Officiers sortent.)

ODALBERT.

Doge, vous êtes père, et vous avez un fils
Qui, jeune et vertueux, à vos ordres soumis,
Vivant loin de ces murs, n'a jamais pu s'instruire,
Ni dans l'art des ingrats, ni dans l'art de séduire.
Doge, au nom de ce fils, qui seul vous est resté,
Au nom de ma vieillesse et de l'humanité,
Par ces droits paternels dont m'arma la nature,
De ce vil corrupteur punissez l'imposture.
(A Othello.)
Toi, malheureux ! réponds. Par quel art, quel secours,
As-tu forcé ma fille à souffrir tes amours ?
Comment, comment penser qu'une fille innocente,
Si jeune, si soumise, à ma voix si tremblante,
Dont mille amans jaloux auroient brigué la foi,
Ait pu jamais aimer un monstre tel que toi !

OTHELLO.

Odalbert, je me tais ; je ne puis vous répondre.
Vous avez trop acquis le droit de me confondre ;
Si sans peine pourtant vous m'avez pardonné,
Quand je fus votre ami, les lieux où je suis né.
Sur le front d'Othello, daignez, je vous conjure,
Lire au moins son remords, et non pas votre injure ;
Le ciel me fit, hélas ! en me donnant le jour,
Un cœur, pour mon malheur, trop sensible à l'amour :
Voilà tout mon forfait. Si j'en eusse été maître,
Seigneur, c'est près de vous que j'aurois voulu naître.
Mais ce climat enfin que vous me reprochez,
N'a point dans ses déserts vu mes destins cachés.
Quoi ! ce nom d'Africain n'est-il donc qu'un outrage ?
La couleur de mon front nuit-elle à mon courage ?
On m'appelle le More, et j'en fais vanité :
Ce nom ira peut-être à la postérité.
Mais l'amour m'apprit trop à dédaigner la gloire.
Vous désarmer, Seigneur, ah ! telle est la victoire
Qu'au prix de tout mon sang je voudrois acheter !
Puisse au moins mon aspect ne plus vous irriter !
Si je n'ai point d'ayeux, comptez mes cicatrices,
J'oubliai vos bienfaits, songez à mes services ;
Que vous m'avez aimé, que je sors d'un combat ;
Que ce More en un mot, vient de sauver l'Etat.

ODALBERT.

Que me fait ta valeur ? Avec un cœur perfide,

Avec un cœur barbare, on peut être intrépide.
Tu conçus dès long-temps ton indigne dessein;
Tu préparois le fer qui me perce le sein.
Sénateurs, il s'agit de l'honneur des familles.
Si l'hymen, comme à moi, vous a donné des filles,
Le même déshonneur peut couvrir votre front.
Prévenez vos périls, en vengeant mon affront.
Ma fille.... ô désespoir!... Il eut ma confiance....
Tu l'as séduite, ingrat! voilà ma récompense.

MONCENIGO.

Othello, répondez. J'ai peine à concevoir
Que vous ayez trahi le plus sacré devoir.
Par quels moyens sur elle, assurant votre empire....

OTHELLO.

Les voici tous, Seigneur, et je vais vous les dire.
Dans son palais tranquille, Odalbert curieux
Souhaitoit que mon sort s'expliquât à ses yeux:
Et moi, dès mon berceau, pour remplir son envie,
Je lui contois, Seigneur, l'histoire de ma vie,
Mes travaux les plus durs, mes combats, mes dangers,
Mon vaisseau s'entr'ouvrant sur des bords étrangers,
La mort presque toujours à mes regards présente.
Tandis que je parlois, attentive et tremblante,
Hédelmone, Seigneur, écoutoit mes discours;
Et lorsque, réclamant ses soins ou ses secours,
Quelques devoirs ailleurs demandoient sa présence,
Je la voyois bientôt, abrégeant son absence,
Revenir empressée, et, retenant ses pleurs,
Reprendre, en soupirant, le fil de mes malheurs.
Un jour, jour trop fatal! (souffrez que je poursuive)
Dans un long entretien, à sa pitié naïve
J'offris tout le tableau des maux que j'ai soufferts.
« Quoi, dit-elle, Othello, vous étiez dans les fers!
» Vous, hélas!... dans les fers! Ah! si, sur ce rivage,
» J'avois vu sur vos bras les fers de l'esclavage,
» (Je le crois) quoique femme il m'eût été trop doux
» De prendre votre place, ou de mourir pour vous.
» Oh! si jamais guerrier à ma main doit prétendre,
» Dites-lui de me faire un récit aussi tendre,
» Il aura découvert le chemin de mon cœur ».
De ces mots innocens j'admirois la candeur.
Et sa douleur soudain décolora ses charmes.
Ses yeux, en se baissant, vouloient cacher leurs larmes.
Je les vis. A ses pleurs, mes pleurs ont répondu.
Le secret de nos cœurs fut d'abord entendu.

Sa pitié pour mes maux seule a produit sa flamme.
L'aspect de sa pitié seul a touché mon ame.
Voilà par quels moyens, par quel art dangereux
Un innocent amour nous a séduit tous deux.

SCENE VI.

MONCENIGO, LES SÉNATEURS, plusieurs OFFICIERS, ODALBERT, OTHELLO, HEDELMONE, HERMANCE.

(*Hédelmone est amenée par les deux Officiers qui ont reçu l'ordre.*)

HÉDELMONE, *à Hermance.*

Arrête.... Où suis-je!

ODALBERT, *à sa fille.*

(*Montrant Hermance.*)

Entrez, et suivez votre guide.
Craignez-vous de montrer ce front jeune et timide?
Un si grand embarras sied mal à la vertu.

HÉDELMONE.

Mes yeux sont obscurcis, mon corps est abattu.

ODALBERT, *à Hermance.*

Et vous qui, partageant sa craintive innocence,
Avez dans mon palais élevé son enfance,
Je rends grace à vos soins: ma fille, je le vois,
N'a pas gémi par vous sous d'importunes loix.

HÉDELMONE.

Soutiens-moi, chère Hermance.

ODALBERT.

(*à part.*)

Enchaînons ma colère.

(*haut.*)

C'est donc là votre époux?

HÉDELMONE.

(*à part.*) (*haut.*)

Que répondre!... O mon père!
Je sais que ce guerrier, confondu devant vous,
N'a point dû se flatter de se voir mon époux.
Mais par-tout dans Venise on vantoit sa victoire.
Vous-même tous les jours vous parliez de sa gloire.
Ses périls à son sort avoient su m'attacher.
Je ne le nierai pas: je me sentois toucher
Des récits d'un héros que ma Patrie honore;
Je ne l'entendois plus, et j'écoutois encore.

Pourquoi, par sa valeur, semblable à nos ayeux,
N'est-il qu'un Africain méprisable à vos yeux?
Tout le Sénat l'estime, et le Peuple l'adore.
Il a sauvé Venise, il peut le faire encore.
Ah! que la voix du sang calme votre courroux!
Souffrez....

(*Elle va pour se jetter aux pieds de son père.*)

ODALBERT, *arrêtant sa fille.*

Je vous défends d'embrasser mes genoux.

MONCENIGO.

Elle ose encor d'un père implorer la clémence.
Vous voyez sa douleur.

ODALBERT.

Je songe à ma vengeance.

MONCENIGO.

Que prétendez-vous donc?

ODALBERT, *en montrant Othello.*

Qu'on l'arrête.

MONCENIGO.

Un vainqueur!

ODALBERT.

Je ne vois que son crime, et non pas sa valeur.

MONCENIGO.

Sa gloire exige au moins que le Sénat en juge.

ODALBERT.

La gloire aux criminels ne sert point de refuge.

MONCENIGO.

Modérez, Odalbert, cet imprudent courroux.
Songez que le Sénat est ici devant vous.
Sur votre ordre, à l'instant, voulez-vous qu'il punisse?

ODALBERT.

Toujours son intérêt a réglé sa justice.

MONCENIGO.

Qu'entends-je!

ODALBERT.

Unissez-vous pour cet audacieux.
Le pardon du perfide est écrit dans vos yeux.
C'est ainsi de tout temps, qu'au gré de leurs caprices,
D'ingrats Républicains ont payé les services.

(*bas.*)

Mais bientôt.... ma vengeance....

MONCENIGO.

Odalbert, arrêtez.

Sachez que c'est l'Etat à qui vous insultez.
Croyez-moi, ces dépits, que l'orgueil nous déguise,

Sont par-tout dangereux, mais sur-tout à Venise.

ODALBERT, *à sa fille.*

Il en est temps encore, je peux être adouci.
(*En montrant Othello.*)
Choisis qui de nous deux tu prétends suivre ici.

HÉDELMONE, *en regardant Othello.*

Mon père . . . .

ODALBERT, *en s'en allant.*

C'est assez . . . . j'apperçois sur sa tête
Un bandeau dont ses mains ont paré sa conquête.
Je me flatte . . . .

MONCENIGO.

Odalbert!

ODALBERT.

Eh! que t'importe, à toi!
Ma cause est maintenant entre le ciel et moi.
(*à Othello*)
Tu m'as trompé, perfide. O ciel, dans ta vengeance,
Fais qu'il soit à son tour trompé par l'apparence!
Aux yeux de cet ingrat, qui l'a trop mérité,
Prête à la trahison l'air de la vérité:
Et, s'il peut la saisir, l'abusant par un songe,
Prête à la vérité tous les traits du mensonge!
Confonds l'un avec l'autre; et sans cesse agité,
Qu'il soit également par tous deux tourmenté!
Que ces fausses clartés l'entraînent dans l'abîme;
En cherchant la vertu, qu'il commette le crime;
Et qu'alors, tout-à-coup lui montrant son flambeau,
La vérité l'éclaire au bord de son tombeau!
(*à Hédelmone.*)
Et toi qui fus mon sang, fille ingrate et barbare,
Le ciel vangeur m'instruit du sort qu'il te prépare.
(*à Othello.*)
Je te rends grace, ingrat! mes vœux s'accompliront.
(*En montrant le bandeau de diamans qui est sur la tête de sa fille.*)
Tes mains ont attaché le malheur sur son front.
Crois-moi, veille sur elle. Une épouse si chère
Peut tromper son époux, ayant trompé son père.
Retiens ces mots. Adieu.

(*Il sort.*)

SCENE VII.

MONCENIGO, LES SENATEURS, plusieurs OFFICIERS, OTHELLO, HÉDELMONE, HERMANCE.

HÉDELMONE.

Moi, le tromper, hélas !

MONCENIGO.

De son premier courroux vous voyez les éclats.
Il est né violent, mais il porte un cœur tendre ;
La nature à son tour saura s'y faire entendre.
Othello, votre gloire et votre repentir
Ont d'infaillibles droits qu'il va bientôt sentir.
Vous pouvez cependant rassurer Hédelmone ;
Faites cesser l'effroi que ce moment lui donne.
Mais songez que la guerre est encor dans ces lieux,
Et sur nos révoltés ayez toujours les yeux.

OTHELLO.

Doge noble et sensible, et vous, Sénat auguste,
D'Odalbert, je le sais, la colère est trop juste.
Puis-je espérer qu'enfin désarmant son courroux,
Le temps et vos bontés le fléchiront pour nous ?
De nos destins communs vous êtes les arbitres.
Je suis homme et soldat : ce sont-là tous mes titres.
Né sous un ciel sauvage, et nourri loin des cours,
On ne m'a point appris à parer mes discours.
Dans nos cœurs entraînés tout fut involontaire.
Si j'ai plu, c'est sans art, sans chercher à lui plaire,
Le ciel ne m'a point fait pour séduire et flatter ;
Je connois mon bonheur, il faut le mériter.
Nommez-moi dans quels lieux cet enfant de l'Afrique
Doit planter les drapeaux de votre république.
Je veux qu'on dise un jour : « Par ses heureux vaisseaux,
» Quand Venise aspiroit à régner sur les eaux,
» Hédelmone vivoit ; elle épousa le More ;
» Ce More étoit célèbre ; il fut plus grand encore ;
» Ce More l'adoroit : son front victorieux
» Sut, à force d'exploits, s'embellir à ses yeux ».

MONCENIGO.

C'est ainsi qu'un grand cœur sait plaire à ce qu'il aime.
Allez, brave Othello, soyez toujours vous-même.
Si les yeux d'Hédelmone ont pu vous enflammer,
Je conçois que son cœur dût aussi vous aimer.
Du plus doux des penchans l'invincible puissance

A souvent méconnu le rang et la naissance.
L'amour fier de ses droits, comme la Liberté,
Rend l'homme à la nature, à son égalité.
Laissons-là ces vains noms dont notre orgueil se pique :
Il n'est qu'un seul honneur, servir la République.
Votre bras, votre gloire ont combattu pour nous,
Et dispensent d'ayeux un guerrier tel que vous.

(*Ils sortent tous, excepté Othello et Hédelmone.*)

SCÈNE VIII.

OTHELLO, HEDELMONE.

HÉDELMONE.

Dis : penses-tu qu'un jour mon père nous pardonne ?

OTHELLO.

Je l'espère, Hédelmone.
Oui, j'ose m'en flatter : mais calme la terreur
Que vient de t'inspirer l'excès de sa fureur.
Il verra tôt ou tard avec quelque indulgence
Cet excusable amour dont son orgueil s'offense.
Mais rendons grace au ciel. Quel bonheur entre nous
Que, se trompant d'abord, il m'ait cru ton époux !
S'il eût su que ta main ne m'étoit point donnée,
Loin de moi dans l'instant il t'auroit entraînée.
Hélas ! avec transport je courois à l'autel
Te jurer sans témoins un amour éternel ;
Mon bonheur s'achevoit. Mais Venise en alarmes,
Mais la voix de l'honneur m'a fait courir aux armes.
Il est temps par son charme et par ses nœuds secrets,
Que l'hymen le plus prompt nous enchaîne à jamais.
Tu crois à mes sermens ?

HÉDELMONE.

Moi ! que je les soupçonne !
Vas, au cœur d'Othello tout mon cœur s'abandonne.
Mais tu crois bien aussi que, fidelle à ma foi,
Jamais mon tendre amour ne s'éteindra pour toi.
Tu ne te souviens plus de ce qu'a dit mon père ?

OTHELLO.

Oui, moi, m'en souvenir ! va, si l'ombre légère
Du plus foible soupçon altéroit ton bonheur,
Que mon sang tout-à-coup s'arrête dans mon cœur.

HÉDELMONE.

Ton cœur est donc heureux ?

OTHELLO.

J'ai souvent sur ma tête
Entendu les fureurs, les cris de la tempête ;

J'ai vu le fond des mers, les flots audacieux
S'y perdre avec l'éclair, s'élancer jusqu'aux cieux;
Le calme étoit bien doux après ce bruit terrible:
Mais qu'il n'approche point de ce bonheur paisible,
De ce bonheur profond, sans bornes, inconnu,
Où nul homme avant moi n'est jamais parvenu!
Je crois à ces transports que mon ame ravie
Consume en un instant le bonheur de ma vie.
A peine tout mon cœur suffit à le sentir.
Ah! c'est dans ce moment que je devrois mourir.
Toi, qui connois mes vœux, exauce ma prière;
Daigne à cette orpheline, ô ciel, servir de père!
Par moi, par mon amour, rends heureux ses destins!
Tu ne l'as pas remise en de barbares mains.
Pour garder ce trésor, pour mériter sa flamme,
Donne-moi les vertus dont tu paras son ame!
Fais qu'en lui ressemblant je puisse mériter
Tout l'excès d'un bonheur que j'ai peine à porter!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente le palais d'Othello.

SCÈNE PREMIÈRE.

HEDELMONE, HERMANCE.

HÉDELMONE.

De mon cher Othello, voilà donc la demeure!
Faut-il qu'en la voyant je frémisse et je pleure!
O combien son aspect me sembleroit plus doux,
Si j'y pouvois trouver mon père et mon époux!

HERMANCE.

Puisse Othello hâter un hymen nécessaire,
Et le couvrir sur-tout des ombres du mystère!

HÉDELMONE.

A cet hymen secret il m'invite à marcher,
Et s'occupe des soins qui peuvent le cacher.
Sur moi, dès le berceau, tu veillas, chere Hermance;
Et c'est toi de ton lait qui soutins mon enfance.
Qu'il est doux quand le cœur, de ses ennuis pressé,

Lève à peine la poids dont il est oppressé,
De rencontrer un cœur qui sente nos alarmes,
Qui plaigne nos douleurs, et s'unisse à nos larmes!
Ma chere Hermance!...

HERMANCE.

Eh bien!

HÉDELMONE.

Dès que j'ai vu le jour,
Tu m'as marqué tes soins, ton zèle, ton amour.

HERMANCE.

Hélas! lorsque votre œil s'ouvrit à la lumière,
C'est moi qui dans mes bras vous reçus la première.

HÉDELMONE.

Le ciel, de la vertu ce juste défenseur,
M'enleva, tu le sais, et ma mère et ma sœur.
Hélas!.... et j'ai perdu la tendresse d'un père!

HERMANCE.

Croyez-moi, tôt ou tard nous vaincrons sa colère.
Ne désespérez pas de la bonté des cieux.

HÉDELMONE.

Ma faute maintenant se découvre à mes yeux.

HERMANCE.

Le célèbre Othello l'efface par sa gloire.
Le reproche se tait au bruit de sa victoire.

HÉDELMONE.

On dit que sur les mers, vers des bords étrangers,
Il va voler bientôt à de nouveaux dangers.

HERMANCE.

Il reviendra vainqueur de ces lointains rivages.

HÉDELMONE.

S'il échappe aux combats, je craindrai les naufrages.

HERMANCE.

Quoi! votre cœur toujours sera-t-il abattu?

HÉDELMONE.

Hélas! j'aime et je crains. Hermance, penses-tu,
Si le ciel à mes vœux eût conservé ma mère,
Qu'elle eût à notre hymen fait consentir mon père?

HERMANCE.

Je le crois.

HÉDELMONE.

Quand sa perte a fait couler mes pleurs,

Tu n'as pu, chère Hermance, adoucir mes douleurs.

HERMANCE.

Alors, loin de ces murs, livrée à la tristesse,
Le péril de mon père occupoit ma tendresse.
Je lui donnai mes soins, il mourut dans mes bras,
Et souvent ma douleur vous conta son trépas.
Mais vous, jusqu'à ce jour, avez-vous pu me taire
Tous ces traits si touchans de la mort d'une mère?
Eh! comment votre cœur ne m'en a-t-il rien dit?

HÉDELMONE.

Je n'ose encor, Hermance, en ouvrir le récit.
Depuis que mon amour, qu'un père m'épouvante,
Elle est plus que jamais à mon esprit présente;
J'aurais sans doute, hélas! mérité mes malheurs.

HERMANCE.

Hédelmone, est-ce à moi que vous cachez vos pleurs?

HÉDELMONE.

Témoin de tous mes pas, tu sais, ma chère Hermance,
Dans quel calme profond s'écoula mon enfance.
Sous les loix d'une mère et les yeux d'une sœur,
De leur tendre amitié je goûtois la douceur.
Ciel! devois-tu si-tôt me montrer ta colère!
D'une mort trop précoce il menaça ma mère;
Tous les jours, par degrés, je la vis s'affoiblir;
De son front, jeune, encor je vis l'éclat pâlir;
Chaque instant de sa vie en consumoit le reste.
Je m'en souviens encor: près du moment funeste,
Son esprit s'occupoit de quelque objet affreux;
Elle attachoit sur moi son regard douloureux;
On eût dit que son ame, à son heure dernière,
D'un funeste avenir repoussoit la lumière.
« Ma fille, me dit-elle, avec un cri d'effroi,
» Dans la paix du tombeau, viens, descends avec moi.
» Qu'entrevois-je, ô destin, dans ta clarté douteuse!...
» Hélas! ma chère enfant, tu mourras malheureuse »!
A ces mots, tout-à-coup, on eût dit que ses bras
Tâchoient loin de mon sein d'écarter le trépas.
On eût dit, à son trouble, à son ame éperdue,
Qu'un fer levé sur moi se montroit à sa vue.
Ses bras foibles, tremblans, cherchoient à m'embrasser.
Sur son cœur expirant je me sentis presser.
Elle crioit: « Ma fille »! Et sa voix douloureuse
Me répétoit encor: « Tu mourras, malheureuse »!

HERMANCE.

Vous tremblez !

HÉDELMONE.

Je crains tout, mon destin, mon amour ;
Ces mots, ces mots cruels s'accompliront un jour.

HERMANCE.

Que dites-vous ?

HÉDELMONE.

Hermance, ah ! je n'ai plus de mère,
Plus de sœur, plus d'ami, plus d'espoir sur la terre !
Ne m'abandonne pas.

HERMANCE.

Moi, vous abandonner !
Dans la tombe avec vous dût le sort m'entraîner,
Jusqu'au dernier soupir je vous serai fidelle.
Le respect, l'amitié, le courage, le zèle,
Et tout ce qu'une mère, en vous donnant le jour,
A senti dans son sein de tendresse et d'amour,
Oui, je le sens pour vous. Si le ciel inflexible
Vous faisoit d'une erreur un crime irrémissible,
C'est à moi seule, à moi qu'est dû le châtiment.
Mais pourquoi vous troubler d'un vain pressentiment ?
Voyez dans Othello le bras de la Patrie,
Vainqueur dans nos climats et vainqueur dans l'Asie.
Voyez ce nom si grand, qui seul et sans ayeux,
S'est vengé tant de fois du sort injurieux.
Osez lui comparer, après ses longs services,
Tous ces nobles sans gloire, ou connus par leurs vices,
Qui n'ont rien recueilli, nés de pères fameux,
Que l'opprobre éclatant d'être descendus d'eux.
Allez, s'il faut trembler c'est que le ciel sévère
Ne punisse à la fin l'orgueil de votre père.
Non, il n'est point d'amant, de son choix glorieux,
Qui pour vous d'Othello n'ait le cœur et les yeux.
Ah ! si les traits touchans de l'aimable innocence
Peuvent d'un sort heureux nous donner l'espérance ;
Si nous devons en croire un présage si doux,
S'il existe un bonheur, sans doute il est pour vous.

HÉDELMONE.

De ton heureux augure, ah ! mon ame est ravie ;
Tu me rends à l'espoir, tu me rends à la vie....
Mais j'entends quelque bruit.

HERMANCE.

Madame, dans ces lieux

Je dois veiller sans cesse, et tout voir par mes yeux.
Permettez qu'un moment....

(Elle sort.)

SCENE II.

HÉDELMONE *seule.*

O ma fidelle Hermance !
Ta tendresse inquiète accroît ma vigilance.
J'en ai besoin, sans doute. Hélas ! sans y songer,
Sans le voir quelquefois, nous courons au danger.
Va, tes soins me sont chers ; va, ma reconnoissance
A pour toi dans mon cœur commencé dès l'enfance.

SCÈNE III.

HÉDELMONE, HERMANCE.

HERMANCE.

MADAME, un inconnu demande à vous parler.
Le chagrin le consume et paroît l'accabler.
Je l'avouerai, sa voix, sa grace, sa jeunesse,
Mais sur-tout sa douleur, tout pour lui m'intéresse.

HÉDELMONE.

Il peut entrer, Hermance.

(Hermance sort pour aller chercher le jeune homme.)

SCÈNE IV.

HEDELMONE *seule.*

ALLONS, souffrant comme eux,
Avec plus de plaisir je sers les malheureux.

(Hermance amène le jeune homme, et se retire.)

SCÈNE V.

HEDELMONE, LOREDAN.

HÉDELMONE.

QUOIQU'ICI votre aspect ait droit de me surprendre,
Je n'ai point refusé, Seigneur, de vous entendre.
Si votre cœur souffrant cherche à s'ouvrir au mien,

Vous pouvez l'épancher dans un libre entretien.
Parlez. Puis-je savoir quel sujet vous amene ?
Si le sort, dont souvent le pouvoir nous entraîne,
Dans le malheur, si jeune, a voulu vous plonger,
Dites par quels moyens je pourrois le changer.

LORÉDAN.

Le changer ! Non, Madame; et le sort trop funeste
M'ôta dans nos malheurs le seul bien qui nous reste.
J'ai perdu tout espoir, et, loin de les guérir,
Même en plaignant mes maux, vous pourriez les aigrir.

HÉDELMONE.

Quels sont vos vœux ? parlez.

LORÉDAN.

Dans ces momens d'alarmes,
Contre les révoltés j'allois prendre les armes,
Mourir pour mon pays. Ils ont fait demander
Un pardon qu'à l'instant on leur vient d'accorder.
Mes desirs sont trahis. Mais on croit à Venise
Que l'Etat en secret médite une entreprise.
Des vaisseaux sont tout prêts ; et, sans en avertir,
Pour des bords éloignés Othello doit partir.
Il a choisi, dit-on, des guerriers intrépides,
Jeunes, impétueux, et de périls avides ;
Je cherche ces périls. Pourrois-je me flatter,
Pour combattre avec eux, qu'il daigne m'accepter ?
Voudriez-vous pour moi demander cette grace ?

HÉDELMONE.

Quels vœux ! Pourquoi faut-il que je les satisfasse ?
Hélas ! tous ces périls où vous allez courir,
Pourquoi les cherchez-vous ? Répondez.

LORÉDAN.

Pour mourir.

HÉDELMONE.

Rien ne peut vous ôter cette funeste envie ?

LORÉDAN.

C'est cesser de souffrir que sortir de la vie.

HÉDELMONE.

Eh ! pouvez-vous, si jeune, aigri par vos malheurs....

LORÉDAN.

La jeunesse est souvent la saison des douleurs.

HÉDELMONE.

Ah ! je n'en fais que trop la triste expérience.
Mon sort de nul mortel n'est ignoré, je pense ?

LORÉDAN.

Non, Madame.

HÉDELMONE.

(à part.)

Ainsi donc mes funestes amours
Vont de la renommée occuper les discours !
(haut.)
Hélas ! à mon malheur est-on du moins sensible ?

LORÉDAN.

On y voit de deux cœurs le penchant invincible,
Les droits de la beauté. Mais on croit, entre nous,
Que bientôt votre père, aveugle en son courroux....

HÉDELMONE.

Achevez.

LORÉDAN.

Va se perdre, et par quelque imprudence,
Contre lui de l'Etat exciter la vengeance.

HÉDELMONE.

Ciel ! quentends-je ?

LORÉDAN.

On l'observe. Il est né violent ;
Et peut-être à la mort il court en ce moment.

HÉDELMONE.

La mort ! A ma douleur, Seigneur, soyez sensible.
Vous connoissez nos loix, sa perte est infaillible.
Ah ! si vous avez plaint deux cœurs infortunés,
Par un charme innocent l'un vers l'autre entraînés ;
Si le vôtre est touché du cri de la nature ;
S'il a connu l'amour et senti sa blessure ;
S'il m'est permis enfin d'employer vos secours,
Sauvez, sauvez mon père, et veillez sur ses jours.
Combien par ce bienfait vos soins m'auront servie !
Seigneur, en le sauvant, vous sauverez ma vie.
Il semble que le ciel vous envoie aujourd'hui
Pour veiller à la fois sur sa fille et sur lui.
Ne me refusez pas la grace que j'implore.
Parlez, courez, volez, il en est temps encore.
Voyez mes pleurs, mon trouble et mes yeux effrayés ;
Je frémis, je me meurs, et je tombe à vos pieds.

LORÉDAN.

Vous, à mes pieds ! ô ciel, pour sentir vos alarmes ;
Pensez-vous que mon cœur ait attendu vos larmes ?
Madame, il est donc vrai, je peux vous secourir !
Grand Dieu ! j'aspire à vivre et non plus à mourir.
Ah ! ne m'implorez pas : heureux dans ma misère,
Je vais donc vous servir, vous sauver votre père !

Je crois sauver le mien. Mais ne vous troublez pas.
Je cours, je cours vers lui; je m'attache à ses pas.
Mon sang va, s'il le faut, couler pour sa défense;
Et votre estime au moins sera ma récompense.

SCÈNE VI.

HEDELMONE, LOREDAN, OTHELLO, PEZARE.

(*Dans ce moment Othello et Pézare, au fond du théâtre, apperçoivent de loin Lorédan; ils le considèrent attentivement, ainsi qu'Hédelmone; mais ils sont censés le voir à une trop grande distance, pour pouvoir retenir ses traits qu'ils ne connoissent point.*)

LORÉDAN, *continuant.*

Je reviendrai bientôt vous revoir en ce lieu.

HÉDELMONE.

Seigneur.... je vous attends.

LORÉDAN.

Adieu, Madame.

HÉDELMONE.

Adieu.

(*Lorédan et Hédelmone se retirent chacun de leur côté. Othello les suit de l'œil, jusqu'à ce qu'ils soient hors de la portée de sa vue; et Pézare en fait autant.*)

SCÈNE VII.

OTHELLO, PEZARE.

OTHELLO *en montrant Lorédan.*

Quel est-il?

PÉZARE.

De trop loin j'observois son visage;
Mais autant que mon œil peut juger de son âge,
C'est un jeune homme.

OTHELLO.

(*bas et à part.*) (*haut.*)
O ciel! Qui l'a donc introduit?
Pézare?.... Que dis-tu?

PÉZARE.

Je n'en suis point instruit.

OTHELLO.

Mais n'as-tu pas, dis-moi, remarqué dans leurs gestes
D'une vive douleur les signes manifestes?

Je crois que quelques pleurs ont coulé de leurs yeux.

PÉZARE.

Consulte à l'instant même Hédelmone en ces lieux.

OTHELLO.

Que craindre de ses pleurs ? dans une ame aussi belle,
Tout doit être innocent, pur et noble comme elle.
Dans tous ses sentimens la mienne est sans retour.
Je ne sais quel respect se mêle à mon amour.
Qui, moi, l'interroger ! Ah ! je vois, cher Pézare,
Dans cet objet sacré la vertu la plus rare :
Je ne te parle point, ami, de sa beauté ;
Je parle de son cœur, naïf avec fierté,
Qui brûle sans fureur, qui cache sans adresse
Son courage ingénu qui naît de sa tendresse.
Ami, tu me connois : tes yeux ont vu mon bras
Servir la République au milieu des combats.
Libre dès mon berceau, vivant dans une armée,
Heureux enfant du sort et de la renommée,
Ne cherchant que la gloire, et sans songer qu'un jour
Ce cœur indépendant dût connoître l'amour,
Au cours de mes destins j'abandonnois ma vie.
Mais depuis qu'à l'amour mon ame est asservie,
J'ai pris un nouvel être. Il me semble, et je crois
Que j'existe en effet pour la première fois.
A quels heureux transports tout non cœur s'abandonne !
Oui, pour un seul regard, pour un mot d'Hédelmone,
Je céderois la pompe et tous ces vains lauriers
Qui parent le triomphe et le front des guerriers.
Oui, l'amour, cher Pézare, (aurois-je pu le croire !)
Produit presque dans moi le dédain de la gloire.
Conçois-tu, mon ami, l'excès de mon ardeur ?
Tant d'amour, je le vois, étonne ta froideur ;
Mais son charme à ton cœur ne s'est point fait connoître.
Hélas ! de bien des maux tu t'affranchis peut-être.
Ami, sous nos drapeaux, la fortune, je crois,
Va m'appeller encore à de nouveaux exploits.
Si je reviens vainqueur, si le sort me couronne,
Penses-tu qu'Odalbert à la fin me pardonne ?
Que sensible à ma gloire....

PÉZARE.

Ah ! ne ne t'en flatte pas !
Connois mieux, mon ami, le cœur de ces ingrats,
De ces nobles ligués pour dévorer ensemble
Ce plaisir de régner qui lui seul les rassemble ;
Vois comme ils ont d'abord détruit l'Egalité,
Au Peuple inattentif ravi sa Liberté ;
Et laissant à ses droits une vaine apparence,

Pour eux seuls en effet conservé la puissance.
Le Peuple élève au ciel ta valeur, ta vertu ;
Mais tu n'es pour ces grands qu'un soldat parvenu.

OTHELLO

Un soldat parvenu ! Ce mot de l'insolence,
Ce mot m'oblige au moins à la reconnoissance.
Oui, grace à leurs dédains, de moi seul soutenu,
J'ai mérité ce nom de soldat parvenu.
Ils n'ont pas, tous ces grands, manqué d'intelligence,
En consacrant entr'eux les droits de la naissance.
Comme ils sont tout par elle, elle est tout à leurs yeux.
Que leur resteroit-il, s'ils n'avoient pas d'ayeux !
Mais moi, fils du désert ; moi, fils de la nature,
Qui dois tout à moi-même, et rien à l'imposture,
Sans crainte, sans remords, avec simplicité,
Je marche dans ma force et dans ma liberté.
Odalbert cependant, ami, je le confesse,
Souvent d'un cœur humain m'a montré la tendresse.
Il n'a point de l'orgueil l'inflexible rigueur ;
Et la nature encor peut parler à son cœur.

PÉZARE.

Ne crois pas triompher de cet orgueil barbare.
Non, jamais Odalbert ne voudra....

OTHELLO.

Cher Pézare,
Les momens nous sont chers, je vais donc en ce jour
Assurer par l'hymen sa fille à mon amour.
Je l'avouerai pourtant : cet Odalbert m'afflige ;
Ses droits, son nom de père à le plaindre m'oblige.
J'ai livré sa vieillesse à d'éternels soupirs.
S'il se perdoit ! .... Ici, même au sein des plaisirs,
Dans tous les lieux, sans cesse, ouvrant l'œil et l'oreille,
En paroissant dormir, le Gouvernement veille.
Ténébreux dans sa marche, il poursuit son chemin ;
Muet, couvert d'un voile, et le glaive à la main,
Il cache au jour l'arrêt, la peine, la victime,
Et punit la pensée aussi-tôt que le crime.
Ici, dans des cachots, l'accusé descendu
Pleure au fond d'un abyme, et n'est point entendu.
D'un mot ou d'un regard l'Etat ici s'offense.
Et toujours sa justice a l'air de la vengeance.
Un homme peut périr, la loi peut l'égorger,
Sans qu'un père ou qu'un fils ait connu son danger.
La mort frappe sans bruit, le sang coule en silence ;
Et les bourreaux sont prêts quand le soupçon commence.
Le danger d'Odalbert déjà me fait gémir.

PÉZARE.

Il en existe un autre, et tu dois en frémir.
Sais-tu ce que l'amour peut tenter à Venise ?
Jusqu'où des passions la fureur s'y déguise ?
Avec quel front tranquille on y trahit sa foi ?
Hédelmone, Othello, n'est pas encore à toi :
Va, presse ton hymen.

OTHELLO.

Ami cher et fidèle,
Pour en cacher les nœuds, aide-moi de ton zèle.
Conduis-nous à l'autel où je pourrai du moins
Attester et le ciel et tes yeux pour témoins.
C'est dans le bruit des camps, c'est au milieu des armes
Que la noble amitié nous fit sentir ses charmes :
C'est-là, c'est dans nos cœurs, sans l'appui des sermens,
Que l'honneur en grava les premiers sentimens.
Viens, que jamais le sort ne puisse, en sa vengeance,
De deux soldats amis rompre l'intelligence !

(*Ils sortent ensemble.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

HEDELMOME, HERMANCE.

HERMANCE.

Oui, des mortels, Madame, il faut craindre les yeux.
Quand ce jeune inconnu reviendra dans ces lieux,
Que seule auprès de vous je puisse l'introduire.
Mais Othello l'ignore, il ne faut pas l'instruire.

HEDELMONE.

Eh ! pourquoi se cacher ?

HERMANCE.

Plus il brûle pour vous,
Plus il est accessible à des soupçons jaloux.
Peut-être une étincelle, en atteignant son ame,
Du plus fatal transport y porteroit la flamme.
Ecoutez mes conseils : rien n'est à négliger.
Cet art, ces soins discrets qu'on oppose au danger,
Ont souvent, croyez-moi, par d'utiles alarmes,
A des cœurs innocens épargné bien des larmes.

HEDELMONE.

Tu me tiens lieu de mère. Eh bien, veille sur moi !
Je te remets mon sort, je m'abandonne à toi.
Dieu ! si j'allois causer le trépas de mon père !

HERMANCE.

Madame, sur le sort d'une tête si chère,
Je vais interroger de fidèles amis,
Et vous saurez par moi ce qu'ils m'auront appris.
(*Elle sort.*)

SCÈNE II.

HEDELMONE *seule.*

Je ne sais, mais en-vain je cherche mon courage :
Ce jour semble à mes yeux se voiler d'un nuage.
J'interroge mon cœur sur ses pressentimens,
Et mon cœur me répond par des frémissemens :
Ils semblent m'annoncer une sourde tempête
Qui naît, s'augmente, approche et tombe sur ma tête.
Mon père, ah ! sous tes yeux, sans trouble et sans effroi,
Les jours de mon enfance ont coulé près de toi !
Dieu, s'il alloit périr ! Ah ! d'horreur je frissonne !
Si l'Etat veille ici, jamais il ne pardonne.
Ciel ! dans un tel malheur si j'ai pu le plonger,
Fais que sa fille au moins l'arrache à son danger.
On vient.... C'est ce jeune homme. Hélas ! dans sa misère,
Il ne s'accuse point du malheur de son père.
Et moi....

SCÈNE III.

HEDELMONE, LOREDAN.

(*Hermance accompagne Lorédan, et se retire après l'avoir introduit.*)

HÉDELMONE.

Noble inconnu, quand tout doit m'alarmer,
N'avez-vous rien appris qui puisse me calmer ?
Mon père....

LORÉDAN.

On dit, Madame, et ce bruit m'inquiète,
Que loin de sa Patrie il cherche une retraite ;
Qu'il a par ses discours outragé le Sénat,
Pris Venise en horreur, et maudit tout l'Etat ;
Et déjà sourdement, par des intelligences,

Avec nos ennemis concerté ses vengeances.

HÉDELMONE.

Non, je connois mon père ; il peut, dans une erreur,
Avoir par des discours exhalé sa fureur ;
Mais lui, trahir l'État ! L'Etat dans nos ancêtres
A compté des héros, et n'a point vu de traîtres.
Mon père descend d'eux, il doit leur ressembler ;
Et je l'outragerois, si je pouvois trembler.

LOREDAN.

Je pense comme vous, et même sa furie
Montre avec quel excès il aimoit sa Patrie.
Mais ce cœur paternel, vous l'allez désarmer.
Comment à vos soupirs pourroit-il se fermer ?
Ah ! la paix va rentrer dans ces yeux pleins de charmes ;
Et l'hymen et l'amour en essuieront les larmes.
Mais moi, désespéré ; mais moi, né pour souffrir,
Qui déteste la vie, et qui cherche à mourir....
Ah ! Madame, avez-vous, en me plaignant encore,
Obtenu d'Othello le seul bien que j'implore ?
Pourrai-je enfin le suivre et voler aux combats ?
Devrai-je à vos bontés la faveur du trépas ?

HÉDELMONE.

J'allois, Seigneur, j'allois vous tenir ma promesse ;
Othello m'écoutoit.... Vos traits, votre jeunesse,
Votre sombre douleur, cet intérêt, hélas !
Qu'on sent pour un héros qui cherche le trépas,
Ce mouvement si doux dont la pitié nous touche,
Ont arrêté mes mots expirans dans ma bouche.
Pourquoi vous obstiner dans ce triste dessein ?

LORÉDAN.

Hélas ! plus que jamais je le porte en mon sein.

HÉDELMONE.

Mais le ciel à vos vœux conserve encore un père ?

LORÉDAN.

Oui, Madame.

HÉDELMONE.

Eh ! pourquoi causez-vous sa misère ?

LORÉDAN.

Mon désespoir m'y force, il trouble ma raison.

HEDELMONE.

Ah ! gardez-vous, Seigneur, de quitter sa maison !

LOREDAN.

Dans l'univers entier je ne vois plus d'asyle.

Il fut un temps, hélas ! où mon cœur plus tranquille...

HÉDELMONE.

Eh ! Seigneur, achevez, fiez-vous à ma foi :
Votre rang, votre nom, parlez, répondez-moi ?

LORÉDAN.

Madame.... Non, jamais....

HÉDELMONE.

Quelle est votre naissance ?
Où votre père a-t-il élevé votre enfance ?

LORÉDAN.

Madame, un étranger fut chargé de ce soin.

HÉDELMONE.

Un étranger ! Pourquoi ?

LOREDAN.

Le ciel m'en est témoin,
Je n'ai point accusé la tendresse d'un père ;
Il craignoit pour mes jours une main meurtrière.
Dans nos troubles civils un vieillard vertueux
Gouverna par ses mœurs mon âge impétueux.
Le ciel, dans sa retraite, entoura mon enfance
Des plus touchans objets que chérit l'innocence,
De pères satisfaits, d'enfans, d'époux heureux,
Vivant de leurs travaux, se soulageant entr'eux.
J'admirois cette vie et si douce et si pure,
Ce facile bonheur que donne la nature,
Ce calme heureux du cœur, vrai charme de nos jours,
Ce bonheur d'un moment, qu'on regrette toujours.
D'Othello dans nos champs on vantoit la victoire.
Je volai sur ces bords. Là, témoin de sa gloire,
Je contemplai Venise, et ses arcs triomphaux,
Où l'or et les lauriers couronnoient ses drapeaux,
Non, je ne vis jamais une pompe aussi belle ;
D'un auguste Sénat la marche solemnelle,
Ces temples, ces soldats, ces cris, ces matelots ;
Tout ce Peuple enchanté répandu sur les flots ;
En immenses clartés les ténèbres fécondes,
Embrasant de leurs feux et le ciel et les ondes ;
Othello qui, modeste et simple avec grandeur,
Sembloit de son triomphe ignorer la splendeur....
Mon ame à ces objets s'arrêtoit suspendue.
Une jeune beauté frappa soudain ma vue :
Tout ce triomphe alors disparut à mes yeux,
Son regard enchanteur sembla m'ouvrir les cieux.

Je sentis dès l'instant que mon ame asservie
Lui livroit sans retour et mon sort et ma vie.
Mon amour inquiet ne pouvoit la quitter.
O ciel ! combien de fois, prompte à me tourmenter,
Sous le triste Apennin se montra son image !
Je l'emportois par-tout, sous un antre sauvage,
Dans le fond des déserts, sur les bords d'un torrent
Où mes yeux abusés la cherchoient en pleurant.
Mon infortune enfin vient d'être consommée.
L'hymen comble ses vœux : elle aime, elle est aimée.
Du sort qui me poursuit voilà les derniers coups;
Et ce jaloux transport dit assez que c'est vous.

HÉDELMONE.

Qu'entends-je ! vous osez me tenir ce langage !
Seroit-ce à mon malheur que je dois cet outrage ?
Croyez-vous que mon cœur, par ses maux abattu,
Ait perdu la fierté qui sied à la vertu ?
Quel que soit mon penchant pour un héros que j'aime,
Je suis toujours instruite à m'honorer moi-même.
Non, je ne croyois pas que je dusse en ce jour
Entendre ici, Seigneur, l'aveu de votre amour.
Mon devoir qu'a blessé cette injure imprévue,
Vous défend pour jamais de paroître à ma vue.

LORÉDAN.

J'ai mérité, Madame, un si juste courroux.

SCENE IV.

HÉDELMONE, LORÉDAN, ODALBERT.

LORÉDAN.

(à part, en voyant Odalbert, et en se retirant au fond du théâtre.)

ODALBERT !.... Ecoutons.

HÉDELMONE.

O mon père ! est-ce vous !
Quelle affreuse pâleur sur tout votre visage
Du malheur et des ans a déployé l'outrage !

ODALBERT.

Que te fait mon malheur, après l'avoir causé ?
Que t'importe mon âge, après m'avoir laissé ?
Quand j'étale à tes yeux ton crime et ma misère,
Qui t'a donné le droit de me nommer ton père ?
Mais un autre intérêt doit ici me toucher.

De ces coupables lieux je viens pour t'arracher.
J'ai repris tous mes droits. L'hymen n'a pas encore
Armé de son pouvoir l'imposteur que j'abhorre.
Il n'est pas ton époux. Dans tou cœur éperdu
Si le cri de l'honneur est encore entendu,
Si tu veux rendre au mien son sang et sa famille,
Si tu veux que ma voix t'appelle encore ma fille,
Tout est prêt, suis mes pas.

HÉDELMONE.

Vous savez en ce jour,
Quel trouble et quel éclat a produits mon amour.

ODALBERT.

On nous plaint tous les deux ; on plaint un cœur timide,
Un cœur foible et sans art qu'a séduit un perfide.
Hélas ! dans ce moment, cruelle, où je te voi,
Je sens trop que mon cœur s'émeut encor pour toi!
Oui, tu m'offres ici, suspendant ma colère,
Et les traits de ta sœur et les traits de ta mère.
Quand la mort de ses jours éteignit le flambeau,
Que ne m'entraînoit-elle au fond de son tombeau !
Dis : que me reste-t-il au bout de ma carrière ?
Les larmes, l'abandon, le désespoir.

HÉDELMONE.

Mon père !

ODALBERT.

Hélas ! oui, je le suis, mes pleurs en sont témoins.
Songe à mon tendre amour, songe à mes premiers soins,
Avec quel doux transport j'élevai ton enfance.
J'avois mis dans mon sang toute mon espérance.
Dans les camps, aux conseils, sénateur ou guerrier,
Ma famille et l'Etat m'occupoient tout entier ;
Par des besoins si chers mon ame étoit nourrie.
Plus j'aimois mes enfans, plus j'aimois ma Patrie.
Reviens à toi, ma fille, et reprends ta raison :
Vois où tu peux prétendre, et quelle est ta maison :
Entends, pour te guérir, pour sauver leur mémoire,
Vingt doges, tes ayeux, te parler de leur gloire,
Te dire : « C'est par nous, du milieu de ses eaux,
» Que Venise a soumis la mer à ses vaisseaux ;
» Par nous, lorsque tomboit Rome esclave et tremblante,
» Qu'elle appella de loin la Liberté mourante ».
Entends ta sœur si jeune, entraînée au trépas ;
Ta mère, en expirant te serrant dans ses bras.
Sans secours, sans famille, égaré sur la terre,
Voudrois-tu me punir du bonheur d'être père ?
Pour toi, si tu le veux, de l'hymen le plus beau,

Je puis encor, ma fille, allumer le flambeau :
J'ai mes desseins.

HÉDELMONE.

Hélas !

ODALBERT.

Sortons.

HÉDELMONE.

Comment vous suivre !
Othello, s'il me perd, va donc cesser de vivre !

ODALBERT.

Et c'est lui que tu plains !

HÉDELMONE.

Je le sens aujourd'hui :
C'est moi qui fus cent fois plus coupable que lui ;
C'est moi qui, sans dessein, l'instruisis à me plaire,
Qui troublai sa raison d'un charme involontaire ;
C'est moi qui, les regards attachés sur les siens,
L'enivrai du poison de nos longs entretiens ;
C'est moi qui, dans ses yeux, même en versant des larmes,
Ai peut-être cherché le pouvoir de mes charmes.
L'amour s'est, par degré, dans notre ame affermi.
Il étoit vertueux, triomphant, votre ami.

ODALBERT.

Voilà ce qui m'irrite et grossit mon injure.
Quand d'un accueil flatteur j'honorois le parjure,
Il choisissoit sa place à me percer le flanc ;
Déjà contre moi-même il s'armoit de mon sang.
Il a cru, pour calmer l'éclat qu'il vouloit faire,
M'imposer tôt ou tard un hymen nécessaire.
De son ingratitude il n'aura point le prix.

HÉDELMONE.

Mon père....

ODALBERT.

C'est assez. Tous mes conseils sont pris.

HÉDELMONE.

Songez....

ODALBERT.

Tu défendrois un perfide, un barbare !
Je sens, à ce nom seul, que ma raison s'égare.
Signe-moi ce billet.

HÉDELMONE.

Quel est votre dessein ?

ODALBERT.

Signe, dis-je, ou ce fer va me percer le sein.

HÉDELMONE.

(*à part.*)
Que dois-je faire ? ô dieu !
(*Elle signe aveuglément et précipitamment, et remet le billet à son père.*)

ODALBERT.

Je suis content, ma fille.
Te voilà maintenant l'appui de ma famille,
L'appui de mes vieux ans. Le ciel t'a réservé
Un jeune homme, un héros, loin du crime élevé,
Dans qui les passions, l'exemple et l'imposture
N'ont point encor flétri ni séché la nature ;
Qui de Venise encor n'a point vu la splendeur ;
Qui de ses hauts destins remplira la grandeur ;
Dont le père à mon choix a laissé l'alliance ;
En un mot, Lorédan, fameux par sa naissance,
Le fils du Doge.

HÉDELMONE.

(*à part.*) (*haut.*)
O ciel ! Comment vous assurer
Que c'est pour moi, Seigneur, qu'il a pu soupirer !

LORÉDAN, *sortant du fond du théâtre où il s'étoit caché.*

Oui, Madame, il vous aime, et sa flamme est extrême.
J'en jure par le ciel, par mon cœur, par vous-même.
Je réponds de ses feux, je réponds de sa foi.
Ce jeune Lorédan, ce fils du Doge est moi.

ODALBERT, *en le regardant.*

Oui, c'est lui.

HÉDELMONE, *à Lorédan.*

Quoi, Seigneur ! ...

ODALBERT.

Eh bien ! si ta vaillance,
Si ton amour sur-tout répond à ta naissance,
Voilà, voilà ma fille, et j'en puis disposer :
Je te la donne.

LORÉDAN, *avec joie.*

O dieu !

HÉDELMONE, *à Lorédan.*

Quoi, vous pourriez oser ! ...

ODALBERT.

N'écoute point ses pleurs, ses cris, ni sa colère.
(*En mettant la main de Lorédan dans les mains de sa fille.*)
Joins ta main à la sienne, et rends grace à son père.
Sois mon fils.

LORÉDAN.

Eh, Seigneur ! voyez son front pâlir,
Et ses genoux trembler, et son corps s'affoiblir.

ODALBERT, *à Lorédan.*

D'où vient que dans sa main ta main tremble étonnée ?

HÉDELMONE.

Hélas ! ignore-t-il que mon cœur l'a donnée ?

ODALBERT.

Peux-tu sans mon aveu disposer de ta foi ?
Ton sort, ta main, ton cœur, ton sang, tout est à moi.

HÉDELMONE.

Eh ! que reste-t-il donc, Seigneur, à la nature !

ODALBERT, *en mettant la main sur son cœur.*

C'est-là qu'elle avoit mis ta garde la plus sûre.
Elle apprend aux enfans à n'oublier jamais
Que nos soins vigilans sont ses plus grands bienfaits.

HÉDELMONE.

Que faut-il ?

ODALBERT.

M'obéir.

HÉDELMONE.

Tout mon cœur se soulève.
Othello... Non, jamais....

ODALBERT.

Choisis.

HÉDELMONE.

Mon père....

ODALBERT.

Achève.

HÉDELMONE.

Je vous dois tout mon sang, il couleroit pour vous ;
Mais Othello m'adore, et j'y vois mon époux.

ODALBERT.

Je deviens libre. Allons, je n'ai plus de famille ;
C'est en vain que j'ai cru retrouver une fille.
Je rougis, je renonce à mon indigne erreur.

(Il rend à Hédelmône le billet qu'il lui a fait signer : elle le reprend.)

Tiens, reprends ton billet ; je reprends ma fureur.
Chéris, chéris long-temps cet ingrat que j'abhore.
L'abyme sous tes pieds ne s'ouvre pas encore :
Il s'ouvrira. Va, pars, ne crains plus mon courroux ;
Au bout de l'univers suis ton indigne époux.
Je te cède, il le faut, mais c'est à sa furie.
J'abjure tout, nature, honneur, devoir, patrie :
Je n'ai plus rien à perdre. Adieu. Tu jugeras
De ce tigre africain que je laisse en tes bras.

(Il sort.)

SCÈNE V.

HÉDELMONE, LORÉDAN.

HÉDELMONE.

Il me fuit !

(*Elle lit en frémissant le billet qu'elle a signé et que son père vient de lui rendre.*)

LORÉDAN.

Ah ! croyez que l'équité céleste
Ne confirmera pas un adieu si funeste.

HÉDELMONE.

Qu'ai-je lu !... Se peut-il !... Mon père.....

SCÈNE VI.

HEDELMONE, LOREDAN, HERMANCE.

HERMANCE.

En cet instant,
Ses jours sont exposés au péril le plus grand.
Avant de vous revoir, déjà sa violence
Avoit blessé nos loix, mérité leur vengeance.
A leur rigueur, hélas ! puisse-t-il échapper !
Mais de quel coup mortel je m'en vais vous frapper !
L'indigence et la fuite est tout ce qui lui reste.
J'ignore son forfait ; mais un arrêt funeste
Vient de le dépouiller du droit des citoyens,
Lui ravir ses honneurs, lui ravir tous ses biens.
On tremble, dans l'instant, que, si rien ne l'arrête,
L'affreux conseil des dix ne demande sa tête.
Hélas ! au fer des loix la verrez-vous livrer ?

HÉDELMONE.

Seigneur, le ciel m'inspire ; il vient de m'éclairer.
Votre père, Seigneur, ce père qui vous aime,
Peut seul sauver le mien dans son péril extrême.
Comme doge, il aura du pouvoir, des amis ;
Comme père, il voudra le bonheur de son fils.
Ah ! si de cet hymen, tous deux d'intelligence,
Nous pouvions quelque temps lui laisser l'espérance !
Seigneur, si ce billet, qui vous promet ma main,
L'assuroit de mon choix, de cet hymen prochain !
Si vous-même à mes pleurs joignant votre prière,
Vous l'engagiez, Seigneur, à protéger mon père !
Je sais que ce détour blesse la vérité ;
Il répugne à mon cœur et dément sa fierté.

J'ai plaint, je l'avouerai, vos vertus, votre flamme;
Mais les jours de mon père occupent seuls mon ame.
Oui, je remets, Seigneur, ce billet dans vos mains.
(Elle lui remet le billet.)
Vous tenez maintenant ma vie et mes destins.
Je vois dans tous vos traits, dans tout votre visage,
D'un cœur né généreux l'éclatant témoignage.
Non, je n'en doute pas, vous allez me servir :
D'avance vous goûtez un si noble plaisir.
Mais mon père, Seigneur, (je frémis quand j'y pense)
Est réduit aux horreurs de la vile indigence.
Pour seconder mes vœux et pour le secourir
Il n'est plus de trésor que je vous puisse offrir.
(Détachant de son front son bandeau de diamant.)
Emportez ce bandeau que ma main vous confie.
Ah! tout l'or de l'Europe et tout l'or de l'Asie,
Au prix de ce bandeau je voudrois l'ajouter.
Que ne puis-je, Seigneur, avant de vous quitter,
En le couvrant de pleurs, pour calmer mes alarmes,
Voir des trésors nouveaux y naître de mes larmes!
Volez, Seigneur, volez. Les mortels généreux
N'ont point de récompense; ils sont payés par eux.

LORÉDAN.

Je vais vous obéir et sauver votre père.
Vous me percez le cœur, n'importe, il faut vous plaire.
Mais voici le serment que je fais à vos yeux.
Si ce jour voit former cet hymen odieux,
Si vous pouviez m'offrir ce spectacle barbare,
Je jure qu'à l'instant, (je frémis, je m'égare);
Je jure que fidèle à mes ressentimens,
Quels que soient les moyens, complots, déguisemens,
J'irai vous enlever au pied de l'autel même.
Excusez mes transports : je vous perds et vous aime.
Oui, je cours vous servir; je le dois, je le veux.
Mais c'est en frémissant que je suis généreux.
Je n'ose encor, Madame, accepter votre estime :
J'aime, je suis jaloux, je peux commettre un crime.
Que dis-je? ah, malheureux!... Non, mes transports jaloux,
Non, jamais ma fureur ne s'étendra sur vous..
Et cependant un autre.... O honte! ô trouble extrême!
Mon désespoir me force à douter de moi-même.
Je ne vous promets rien. Craignez tout aujourd'hui
D'un cœur qui ne peut plus vous répondre de lui.
(Il sort.)

SCÈNE VII.

HÉDELMONE, HERMANCE.

HÉDELMONE.

QUELLE menace, ô ciel ! Que dis-tu, chère Hermance ?
Le sort à chaque pas détruit mon espérance.
Ah ! son transport jaloux m'a fait trembler d'effroi.
Quel regard en partant il a lancé sur moi !
Mais, dis-moi : Lorédan trouvera-t-il des charmes
A troubler mon bonheur, à jouir de mes larmes ?
Crois-tu qu'à ce forfait il se laisse emporter ;
Que prêt à le commettre, il l'ose exécuter ?
Non, je ne le crois pas : il est né magnanime :
Mais il est jeune, il aime, il est tout près du crime.
Il peut.... Puisse Othello, dans ces momens affreux,
Remettre notre hymen à des jours plus heureux !

SCÈNE VIII.

HEDELMONE, HERMANCE, OTHELLO.

OTHELLO.

VIENS, l'autel est tout prêt.

HÉDELMONE.

Eh, Seigneur, si mon père !...

OTHELLO.

Il te rend libre, allons.

HÉDELMONE.

Des voiles du mystère
Cet hymen, Othello, doit être enveloppé.

OTHELLO.

Pézare a tout prévu.

HÉDELMONE.

Mais s'il s'étoit trompé !

OTHELLO.

De ses soins vigilans je connois la prudence.

HÉDELMONE.

Différez d'un seul jour.

OTHELLO.

Viens, suis mes pas.

HÉDELMONE.

Hermance !...

(*à Othello.*)
Un seul jour !

OTHELLO.

Non, je meurs, si je n'obtiens ta foi,

HÉDELMONE.

Un seul !

HERMANCE, *bas à Hédelmone.*

Cédez.

HÉDELMONE, *en suivant Othello.*

O ciel ! je m'abandonne à toi.

(Ils sortent tous trois.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE,

OTHELLO, PEZARE.

OTHELLO.

Quoi ! prêt à l'épouser, sa main m'échappe encore !
Je rencontre aux autels un rival que j'ignore !
O crime ! ô trahison ! sans mon courage, hélas !
Un hardi ravisseur l'arrachoit de mes bras.

PÉZARE.

Que la paix rentre enfin dans ton ame éperdue !
Hédelmone est ici, le ciel te l'a rendue ;
Le ciel à ton amour saura la conserver.

OTHELLO.

Jusqu'aux pieds des autels vouloir me l'enlever !
Quel monstre a donc conçu cette horrible entreprise ?

PÉZARE.

Je te l'ai déjà dit ; nous vivons à Venise.

OTHELLO.

Si c'étoit Odalbert qui se fit un plaisir
De m'arracher sa fille et de s'en ressaisir !
Je n'ai rien observé dans ce trouble terrible.
Mais toi, qui voyois tout avec un œil paisible,
Aurois-tu remarqué ce jeune homme inconnu,
Qui tantôt, ici même, en secret est venu ?

PÉZARE.

Non. Mes regards ici, dans un endroit trop sombre,
N'avoient pu distinguer ses traits cachés dans l'ombre.
Mais tandis qu'à l'autel un trouble furieux
Egaroit et ton bras, et ton cœur, et tes yeux,
Dans un moment d'oubli, sous son masque perfide,
J'ai remarqué les traits d'un jeune homme intrépide,
Désespéré, terrible, et qui, dans son transport,
Ne vouloit qu'obtenir Hédelmone ou la mort.

J'ai présens à l'esprit tous les traits de ce traître;
Et je le connoîtrois, s'il venoit à paroître.

OTHELLO.

Mon ami, je te parle avec tranquillité:
L'orgueil de ses erreurs ne m'a jamais flatté.
Je vois dans Hédelmone éclater la jeunesse,
La splendeur de son sang, sa beauté, sa tendresse;
Je compte sur son cœur: mais enfin je conçoi
Qu'elle eût pu s'enflammer pour un autre que moi.
Un soldat, dès l'enfance élevé dans les armes,
N'a point d'un jeune amant et la grace et les charmes;
Et quand un autre hymen auroit tenté ses yeux....

PÉZARE.

Nos palais, il est vrai, sont pleins de ses ayeux.
L'orgueil de la beauté, l'orgueil de la naissance,
D'un âge qu'on séduit l'ordinaire inconstance,
Un père à désarmer, l'offre d'un autre époux,
Que sais-je.... A quelle idée, ô ciel! vous livrez-vous?

OTHELLO.

Je pense qu'Hédelmone, et si jeune et si belle,
Ne peut, quoi qu'il en soit, ne m'être pas fidelle.

PÉZARE.

Moi.... je le pense aussi.

OTHELLO.

Tu le crois!

PÉZARE.

Dans ce jour,
Sa démarche, Othello, t'a prouvé son amour.

OTHELLO.

C'est ce que je me dis.... Tu veux parler?

PÉZARE.

Ton ame
Epia dans ses yeux les progrès de sa flamme:
Ses yeux t'évitoient-ils?

OTHELLO.

Oui; mais, dans leurs refus,
Souvent c'étoit alors qu'ils me cherchoient le plus.

PÉZARE.

C'est ainsi qu'en naissant, dans une jeune amante,
Se cache et se trahit une flamme innocente.
Tu ne sens donc plus rien qui puisse te troubler?

OTHELLO.

Non.... rien.

PÉZARE.

Achève, ami.

OTHELLO, *à part.*

Je n'ose lui parler.

PÉZARE.

Eh bien?

OTHELLO.

Lorsqu'à l'autel, venant pour la conduire,
Je cherchois dans ses yeux l'amour qu'elle m'inspire,
Elle éprouva soudain un long saisissement.
D'où lui naissoit ce trouble et ce frémissement?
Pourquoi déjà son front, osant me faire injure,
A-t-il de mon bandeau dépouillé la parure?
Pourquoi son cœur enfin, avec tant de vertu,
Toujours sur ce jeune homme avec moi s'est-il tu?
D'où vient cette douleur dont elle étoit saisie?

PÉZARE.

O mon cher Othello, craignez la jalousie!

OTHELLO.

Par un si vil tourment je serois agité!
Je cherche seulement à voir la vérité.
Dis: crois-tu qu'en effet, dans l'ardeur qui l'anime,
Ce jeune homme d'un rapt ait médité le crime?
Ne me déguise rien. Parle: que penses-tu?
Seroit-ce lui?

PÉZARE.

L'amour fait taire la vertu;
Son pouvoir nous entraîne, et la pente est facile.
Tu frémis, Othello!

OTHELLO.

Qui, moi! je suis tranquille.
Tu crois donc?...

PÉZARE.

Que c'est lui qui seul a, dans ce jour,
Par sa coupable audace outragé ton amour.

OTHELLO.

S'il faut qu'à ce rival Hédelmone infidelle
Ait remis ce bandeau!... Dans leur rage cruelle,
Nos lions du désert sous leurs antres brûlans,
Déchirent quelquefois les voyageurs tremblans....
Il vaudroit mieux pour lui que leur faim dévorante
Dispersât les lambeaux de sa chair palpitante,
Que de tomber vivant dans mes terribles mains.

PÉZARE.

Ah! tu m'as fait frémir!

OTHELLO.

Il suivra ses desseins:
De ses feux tôt ou tard j'acquerrai quelqu'indice:
Et moi-même, à mon choix lui trouvant un supplice,
Je veux le voir alors souffrant, inanimé,
Et l'offrir tout sanglant aux yeux qui l'ont charmé.

PÉZARE.

Malheureuse Hédelmone ! hélas ! dans sa furie
Le cruel Othello t'arracheroit la vie !

OTHELLO.

Jamais, jamais.

PÉZARE.

Ingrat ! pesez donc entre nous,
Avant de la juger, ce qu'elle a fait pour vous.
Elle aime. Eh qui. Parlez ? Prouvez-moi sa tendresse
Pour ce jeune étranger qu'aveugla son ivresse.
Rendrez-vous la beauté comptable désormais
Ou des feux qu'elle inspire, ou des maux qu'elle a faits ?
Sur un frémissement la croyez-vous perfide ?
Un bandeau n'orne plus son front jeune et timide :
Sur un pareil témoin pouvez-vous la juger ?
C'est sa gloire et son cœur qu'il faut interroger.
D'un cœur né généreux voilà le privilège.
Sur la beauté trompeuse et que le vice assiège,
On ouvre un œil jaloux, défiant, prévenu.
Quand elle est vertueuse, on croit à sa vertu.
Eh ! que reprochez-vous à la tendre Hédelmone ?
Un père que pour vous sa foiblesse abandonne.
Il n'est plus, Othello, qu'un seul conseil pour vous.
Les rebelles soumis ont fléchi les genoux :
Courez servir l'Etat sous le ciel de l'Asie ;
Oubliez et Venise et votre jalousie.
Je crains plus vos transports et leur fougueuse horreur
Que nos volcans en flamme et nos mers en fureur.
Emmenez Hédelmone au fond de la Morée :
Là, que l'hymen vous livre une épouse adorée.
Là, par de grands exploits vous faisant applaudir,
Forcez de ses refus Odalbert à rougir.
Au vain orgueil des noms opposez la victoire ;
Accablez-les de loin du bruit de votre gloire.
Voilà comme Othello doit se montrer jaloux.
Vos vaisseaux sont tout prêts, et j'y monte avec vous.
Mais, avant de partir, si, contre mon attente,
Ce ravisseur indigne à mes yeux se présente,
Si je rencontre errant, autour de ces palais
Ce monstre dont encore je crois voir tous les traits,
Je cours au même instant, je cours d'un pas rapide
Enfoncer ce poignard dans le sein du perfide,
Et venger à la fois, de ce bras irrité,
Mon ami, la vertu, le ciel et la beauté.

(*Il sort.*)

SCENE II.

OTHELLO, *seul.*

Ah ! je respire enfin ! Oui, le ciel dans Pézare ;
M'a de tous les amis accordé le plus rare.
Sous quel calme imposant son active froideur
Couvre d'un cœur de feu l'impétueuse ardeur !
Qu'il eût, s'il eût aimé, bien su cacher sa flamme !
Avec tant de pouvoir, d'empire sur son ame,
Il seroit des mortels, s'il n'étoit généreux,
Et le plus redoutable et le plus dangereux.
N'a-t-il pas quelquefois jetté sur Hédelmone
Des regards où l'amour.... C'est toi qui le soupçonne !
Malheureux ! ton ami ! Quoi ! ne pouvoit-il pas,
Avec un regard pur, admirer ses appas ?
Il ne se méprend point : s'il a pris sa défense,
C'est qu'il a bien senti, connu son innocence.
Je suivrai ses conseils. Je vais sous d'autres cieux
Transporter ce que j'aime et tromper tous les yeux.
Hédelmone ! à mes vœux il faut que tu répondes.
L'amour et la vertu me suivront sur les ondes.
Mais je la vois : Hermance accompagne ses pas.

SCÈNE III.

OTHELLO, HEDELMONE, HERMANCE.

OTHELLO.
Madame, en ce moment, me cherchiez-vous ?

HÉDELMONE.
Hélas !
J'ai besoin de vous voir, non pour nourrir ma flamme.
Le ciel sait que vos traits sont présens à mon ame.
Mais j'aime à me trouver auprès de mon appui.

OTHELLO.
Puis-je espérer de vous une grace aujourd'hui ?

HÉDELMONE.
Ah ! parlez, Othello.

OTHELLO.
Venise est sans alarmes ;
Déjà les révoltés nous ont rendu les armes.
Mais au-delà des mers les ordres du Sénat
Me chargent en secret d'aller servir l'Etat.
Je ne puis trop montrer de zèle et de courage.

Mon honneur, mon devoir, à partir tout m'engage;
Et déjà mes vaisseaux n'attendent plus que vous.

HÉDELMONE.

Si vous portiez du moins le nom de mon époux!

OTHELLO.

Songez que je dois l'être.

HÉDELMONE.

A travers les tempêtes,
Je braverois, Seigneur, mille morts toutes prêtes.
Est-il quelque danger, quand l'amour nous conduit?
Mais si, dans les horreurs du péril qui le suit,
Mon père succomboit, ô justice homicide!
Ce mot me fait horreur, je mourrois parricide.
Quelque espoir cependant vient encor m'enhardir.
Tantôt pour moi le Doge a paru s'attendrir:
Si j'allois le trouver: sensible à ma prière,
Peut-être il m'obtiendroit le pardon de mon père.

OTHELLO.

Vous ne l'ignorez pas; c'est dans ce même jour
Qu'un ravisseur perfide alarma mon amour.

HÉDELMONE.

Ne me refusez pas une grace si chère.
Songez que je l'attends, et que c'est la première.

OTHELLO.

Pardonnez si....

HÉDELMONE.

C'est moi qui l'ose demander;
Et déjà votre amour eût dû me l'accorder.

OTHELLO.

J'ai peine, je l'avoue, à vaincre mes alarmes.
Vous ne connoissez pas le pouvoir de vos charmes.
Qui sait.... Il se pourroit!...

HERMANCE.

Son ingénuité
Ne connoît ni l'orgueil, ni même sa beauté.
Mais vous, oublieriez-vous cet amour si fidèle
Qui vous livre son ame, et qui vous charme en elle?
Ah! voilà des garants faits pour vous rassurer!
Puissent-ils, Othello, toujours vous éclairer,
Si jamais d'un soupçon le plus léger nuage
Affligeoit sa vertu par quelque indigne outrage!
Othello, rendez-vous à ses vœux empressés,
Son amour le mérite.

OTHELLO.

Hermance, c'est assez.
Je résiste à regret, je me fais violence;
Mais je connois Venise; et j'en crois ma prudence.

HÉDELMONE, *pleurant et détournant son visage.*
Hélas !

HERMANCE.

(*à part.*)
Dans quel état il vient de la plonger !
(*haut.*)
Si-tôt par un refus pouvez-vous l'affliger !
Eh ! voilà donc les droits que tant d'amour lui donne !

HÉDELMONE.

Hermance. . . .

HERMANCE.

Elle pâlit.

HÉDELMONE, *se laissant tomber sur un fauteuil.*
Je succombe.

OTHELLO.

Hédelmone !

HERMANCE.

Seigneur, elle n'a plus d'autre asyle que vous :
Vous êtes son appui, son père, son époux.
Admirez sur son front sa douce complaisance ;
Elle a déjà sans doute oublié votre offense.
Son œil vous cherche encore et s'arrête sur vous.

HÉDELMONE.

Non, je ne vous hais pas, je n'ai point de courroux.
Plutôt que vous causer quelque soupçon funeste,
J'aimerois mieux cent fois. . . .

OTHELLO.

Et moi, je me déteste.
(*se jettant aux pieds d'Hédelmone.*)
Frappe : je suis indigne, en causant tes douleurs,
Et de te voir encore et d'essuyer tes pleurs.
Plains-moi de mes tourmens, de mes fureurs soudaines,
De ce sang africain qui bouillonne en mes veines.
Mets dans mes sens troublés ce calme vertueux
Qu'implore à tes genoux ce cœur impétueux.
Oui, prends sur tout mon être un invincible empire ;
Sois le jour que je vois, sois l'air que je respire.
Qu'Othello, quelquefois de soupçons combattu,
A force de t'aimer, s'élève à ta vertu.
(*en se relevant.*)
Demain, quand le soleil nous rendra sa lumière,
Va, cours trouver le Doge, et qu'il parle à ton père.
(*à Hermance, en lui montrant Hédelmone.*)
Voilà ta fille, Hermance. Oui, je m'en fais la loi :
Tu verras son bonheur, tu vivras près de moi.
Par un soupçon jaloux si j'offense Hédelmone,
A mes propres fureurs que le ciel m'abandonne ;

Et puissé-je moi-même, époux infortuné,
Me ravir le trésor que le ciel m'a donné !

HÉDELMONE.

O mon cher Othello, va, sois sûr que je t'aime.
Vois mon cœur tel qu'il est, et ne crois que toi-même.
Ce cœur est pur, ô ciel ! mais je l'offre à tes coups,
Si jamais ma pensée offensoit mon époux.

(*Elle sort avec Hermance.*)

SCÈNE IV.

OTHELLO *seul.*

Non, rien dans l'univers, non, rien dans la nature
N'approchera jamais d'une vertu si pure.
C'est la vertu qui vient, sans demander d'autels,
Sans savoir ce qu'elle est, enchanter les mortels.
Malheur à l'insolent qui, par quelque imprudence,
Oseroit un moment ternir son innocence !
Je sens, à la fureur qui s'allume en mon sang,
Que ce fer, sans pitié, lui perceroit le flanc.
Mais d'où vient qu'à pas lents, dans un morne silence,
Le front triste et pensif, Pézare ici s'avance ?

SCENE V.

OTHELLO, PÉZARE.

PÉZARE.

Sais-tu souffrir ?

OTHELLO.

Oui, parle.

PÉZARE.

Et sans être agité,
Apprendre un grand malheur avec tranquillité ?

OTHELLO.

Je suis homme.

PÉZARE.

Hédelmone.... Ah ! l'injure est mortelle,
Elle est.... Ciel ! j'en frémis !

OTHELLO.

Un seul mot ?

PÉZARE.

Infidelle.

OTHELLO.

Infidelle ! et la preuve ? il faut me la donner.

PÉZARE.

La preuve ! ce discours a de quoi m'étonner.

Qui

Qui peut à cet excès porter tes violences ?
Je viens de te venger, et c'est toi qui m'offenses !
Oui, mes yeux ont revu ce rival ignoré ;
Oui, je l'ai reconnu, quand je l'ai rencontré.
D'un combat entre nous sa fureur fut suivie ;
Dans ce juste combat il a perdu la vie ;
Et sur son corps sanglant j'ai saisi de ma main
Ce bandeau, ce billet dont tu connois le seing.

OTHELLO.

(*En regardant le bandeau.*) (*En regardant le billet.*)
Le voilà. Ce billet (de nous rendons-nous maître)
De quelque perfidie est la preuve peut-être.

PÉZARE.

Vois, lis.

OTHELLO, *lisant le billet.*

« Je sais quel est mon outrage envers vous.
» A l'hymen d'Othello je renonce, ô mon père !
» Puisse mon repentir calmer votre colère !
» C'est à votre choix seul à nommer mon époux.
» HÉDELMONE ». Il le peut.

PÉZARE.

Un mépris légitime
Te force à dédaigner la coupable et le crime.
Tu ne sens, je le vois, ni haine ni fureur.

OTHELLO, *avec le plus grand calme.*

Ami, le désespoir est au fond de mon cœur.
Les momens me sont chers. J'aimai ta république ;
A payer ses bienfaits mon zèle encor s'applique.
Il lui faut un guerrier qui la serve après moi ;
Je peux le désigner : et ce guerrier, c'est toi.
Je veux te proposer à son Sénat auguste.

PÉZARE.

Que dis-tu ! moi !

OTHELLO.

Je meurs : c'est l'instant d'être juste.
Ecoute. D'un vieillard j'ai causé la douleur ;
Et c'est un repentir que j'emporte en mon cœur.
Son ame est déchirée, au désespoir ouverte.
Il fuit : cache ses pas ; il vit, préviens sa perte.
Oui, c'est le seul mortel, par ma faute affligé,
Que jamais Othello croit avoir outragé.
Mais ma mort remettra la paix dans sa famille.
Tu rendras ce bandeau, ce billet à sa fille ;

(*Il lui montre l'un et l'autre, mais sans les donner.*)

Mais sans parler de moi, sans un mot sur mon sort,
Sans rien qui lui rappelle ou ma vie ou ma mort.

D'un plus illustre époux contente et glorieuse,
Qu'elle achève, en l'aimant, une carrière heureuse!
Et moi j'aurai la paix dans la nuit du tombeau.
(*Prêt à lui remettre le bandeau et le billet.*)
(*avec la plus grande fureur.*)
Tiens, voilà son billet et voilà son bandeau....
Je veux dans ce vil sang, dans ce sang que j'abhorre,
Les plonger tous les deux, les replonger encore.
Où son amant est-il? Ami, conduis mes pas:
Mes yeux n'ont point encor joui de son trépas.
Conçois-tu mes plaisirs, quand d'un regard avide,
Je verrai sur son corps palpiter la perfide;
Lorsque je compterai ses soupirs douloureux,
Sous les coups du poignard qui les joindra tous deux!
(*s'arrêtant.*)
Othello, que fais-tu? Reviens à toi, barbare.
Quelle ivresse t'aveugle et quel transport t'égare!
Jamais, quand les combats te rendoient inhumain,
Le meurtre d'une femme a-t-il souillé ta main!
Je sens que ma fureur, je sens que mon offense
Ont par leur excès même, enchaîné ma vengeance.
Tu te souviens des mots que non loin de ce lieu
Son père, en me quittant, m'a laissé pour adieu.
« Crois-moi, veille sur elle: une épouse si chère
» Peut tromper son époux, ayant trompé son père ».

PÉZARE.

Il est vrai.

OTHELLO.

Par quel art ses perfides douleurs
Faisoient mentir ses yeux, faisoient mentir ses pleurs!
Dis: crois-tu dans son cœur Hédelmone infidelle?

PÉZARE.

Le billet, le bandeau, tout dépose contre elle.

OTHELLO.

O que dans ses déserts Othello retenu
Sur les bords africains n'est-il mort inconnu!

PÉZARE.

Malheureux Othello!

OTHELLO.

Mon ami, sur nos têtes
Le vent par ses fureurs nous prédit les tempêtes,
La foudre par l'éclair annonce au moins ses coups,
Des lions du désert on entend le courroux;
Mais une femme, ô ciel! tranquillement perfide,
Nous perce, en nous flattant, d'un poignard homicide:
Hédelmone!

PÉZARE.

Ce nom devroit-il te toucher !

OTHELLO.

De ce cœur expirant je ne puis l'arracher.

SCÈNE VI.

OTHELLO, PEZARE, HEDELMONE.

HÉDELMONE.

Vos cris de ce palais ont troublé le silence.
Je viens, cher Othello, chercher votre présence.
Qui vous agite ?

OTHELLO.

Rien.

HÉDELMONE.

Pourquoi me le cacher ?
Votre cœur dans mon sein craint-il de s'épancher !

OTHELLO.

Non. Je crois en effet que mon amour vous touche ;
Et votre cœur tantôt parloit par votre bouche.

HÉDELMONE.

D'où vient cette voix foible ?

OTHELLO.

Après de grands travaux,
Notre ame et notre corps demandent du repos.
Je sens qu'il sera long.... J'en ai besoin.

HÉDELMONE.

Pézare,
Quel est donc le chagrin qui d'Othello s'empare ?
D'où naît-il ?... Ah !... Pourquoi ?...

OTHELLO.

J'aime votre pitié.

HÉDELMONE.

Hélas !... Que faire !... O ciel ! douce et tendre amitié,
Sommeil, guéris son cœur !

OTHELLO.

Le vôtre est doux, je pense.
Son calme est fait sur-tout pour l'aimable innocence.
(Dans ce moment, Hédelmone, qui n'a pas encore observé Othello, le regarde, remarque un sourire affreux sur ses lèvres, baisse la tête et frémit.)
Sortons, Pézare,

(Il sort avec Pézare.)

SCÈNE VII.

HEDELMONE *seule.*

O ciel ! quel sourire odieux !
Quel changement de voix ! Où suis-je ! quels adieux !
Son cœur cacheroit-il quelque orage terrible ?
Allons, le mien est pur ; il m'aime, il est sensible ;
Il faudra tôt ou tard qu'il s'explique à mes yeux ;
Pézaro parlera, ne quittons point ces lieux.
Et toi, s'il faut, ô ciel ! que l'un de nous périsse,
Que sur moi seulement ton arrêt s'accomplisse !
Me voilà prête, hélas ! frappe. A ce prix si doux,
Je sens qu'en expirant je bénirai tes coups.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

Le théâtre représente la chambre à coucher d'Hédelmone. On y voit un lit avec ses rideaux, une lampe allumée, différens meubles, et un théorbe ou une guittare ancienne sur un fauteuil.

SCÈNE PREMIÈRE.

HEDELMONE *seule.*

Je sens sous le sommeil s'affaisser ma paupière ;
Et mon œil cherche en vain le palais de mon père.
Me voilà seule, ô dieu ! D'où me vient cet effroi ?
Le charme de l'amour n'est-il plus avec moi ?
De noirs pressentimens mon ame est pénétrée.
Dans cette triste chambre à peine suis-je entrée,
Qu'un soudain tremblement a paru m'avertir....
Si j'étois condamnée à n'en jamais sortir !
D'où vient donc que le sort s'attache à me poursuivre !
Me faudroit-il, si jeune, hélas ! cesser de vivre ?
(*avec un frémissement subit et involontaire.*)
Qui vient ici ?

SCÈNE II.

HÉDELMONE, HERMANCE.

HERMANCE.

C'EST moi. D'où vient cette terreur ?
Craignez-vous d'Othello quelque injuste fureur ?

HÉDELMONE.

Non, je ne le crains pas ; je l'aime.

HERMANCE.

Son langage,
Son air vous sembloient-ils annoncer quelque orage ?

HÉDELMONE.

Hélas ! il m'a parlé de calme, de repos,
D'un long sommeil de paix, qui finit tous nos maux.
J'ai peine à m'expliquer ce qu'il m'a voulu dire.

HERMANCE.

Mais dans ses yeux du moins les vôtres pouvoient lire ?

HÉDELMONE.

Ses regards un moment se sont fixés sur moi,
Et son sourire affreux m'a fait frémir d'effroi.

HERMANCE.

Qui peut donc altérer ainsi son caractère ?

HÉDELMONE, *avec une profonde mélancolie.*

Voici bientôt le jour où j'ai perdu ma mère.

HERMANCE.

Pourquoi chercher vous-même à croître vos ennuis ?

HÉDELMONE.

Sa chambre ressembloit à la chambre où je suis.

HERMANCE.

Se peut-il....

HÉDELMONE.

Sur son lit, une lampe fatale
Versoit, en s'épuisant, sa lumière inégale.
(*regardant sa lampe.*)
Je crois la voir encor.

HERMANCE.

C'est trop vous affliger.

HÉDELMONE.

Jusqu'à sa mort, ma mère ignora son danger.

HERMANCE.

C'est ainsi que le ciel voulut, dès notre enfance,
Jusqu'au dernier soupir, nous laisser l'espérance.

HÉDELMONE.

Mais as-tu, près de moi, rangé ces vêtemens
Qui couvrirent ma mère à ses derniers momens ?

HERMANCE.

Oubliez, s'il se peut, cette mort douloureuse.

HÉDELMONE, *d'une voix foible et mélancolique.*

« Hélas ! ma chère enfant, tu mourras malheureuse » !

HERMANCE.

Madame !...

HÉDELMONE.

Oui, tout finit.

HERMANCE.

Le ciel, dans nos douleurs,
Sur nos jours passagers sème au moins quelques fleurs.
Cette bonté du ciel n'est pas toujours trompeuse.

HÉDELMONE, *avec un cri de déchirement et de terreur.*

« Hélas, ma chère enfant, tu mourras malheureuse »!

HERMANCE.

Grand dieu ! qu'ai-je entendu ? Ce cri m'a fait frémir.
Quel est donc cet effroi qui vient de vous saisir ?

HÉDELMONE, *avec douceur.*

Pense-tu qu'Othello, dans sa triste furie,
Puisse jamais, Hermance, attenter à ma vie ?

HERMANCE.

Madame, je ne sais, mais je tremble pour vous.

HÉDELMONE.

Il n'est pas né cruel.

HERMANCE.

Non, mais il est jaloux.
Peut-être vous marchez au bord d'un précipice.

HÉDELMONE.

Non, je ne croirai point qu'Othello me haïsse.

HERMANCE.

L'erreur de nos soupçons est souvent sans retour.

HÉDELMONE.

On ne peut donc jamais se fier à l'amour !

HERMANCE.

Il produit quelquefois le malheur ou le crime.

HÉDELMONE.

La jeune Isaure, hélas ! a péri sa victime.
La malheureuse Isaure !... hélas, pour son tourment,
L'aveugle jalousie égara son amant.
Au pied d'un saule assise, et douce et sans murmure,
Elle contoit aux vents sa peine et son injure ;
Et dans un chant plaintif, conforme à ses douleurs,
Elle unissoit souvent et sa voix et ses pleurs.
Et moi, j'aime à chanter ces vers plaintifs d'Isaure.

(*après un silence.*)

Hélas ! elle mourut en les disant encore.

(en lui montrant une guittare qui est sur un fauteuil.)
Tu vois cet instrument : tout dort : si dans ces lieux
J'unissois à ma voix ses sons mystérieux !

HERMANCE.

Il émeut trop votre ame.

HÉDELMONE.

Il est fait pour me plaire.
C'est le fidèle ami du chagrin solitaire.
Entends encor ma voix : nous sommes sans témoin ;
C'est un chant douloureux dont mon cœur a besoin.

I.

Au pied d'un saule, Isaure à son amant,
Croyant le voir, reprochoit son injure.
Quoi ! je t'adore, et tu me crois parjure !
Je meurs, cruel ; tes maux font mon tourment.
Chantez le saule et sa douce verdure.

II.

Comme une fleur, je n'eus que deux instans :
T'aimer.... mourir. Hélas ! mon ame est pure.
On t'a trompé. Tu verras l'imposture ;
Tu la verras ; il ne sera plus temps.
Chantez le saule et sa douce verdure.

III.

Mais le jour baisse, et l'air s'est épaissi.
J'entends crier l'oiseau de triste augure.
Ces verds rameaux penchent leur chevelure.
Ce saule pleure : et moi je pleure aussi.
Chantez le saule et sa douce verdure.

IV.

On dit qu'alors Isaure s'arrêta.
Tout resta mort, muet dans la nature ;
Le vent, sans bruit ; le ruisseau, sans murmure.
Jamais depuis Isaure ne chanta.
Chantez le saule et sa douce verdure.

(On entend le bruit du vent.)

(en frémissant tout-à-coup.)
D'où vient ce bruit ? ô ciel !

HERMANCE.

C'est la tempête.

HÉDELMONE.

Hermance !
La nuit sera terrible, et l'orage commence.

HERMANCE, *avec vivacité et pressentiment.*
Madame, il faut sortir à l'instant de ces lieux ;
C'est un avis pour vous que me donnent les cieux.

HÉDELMONE.

Non, je demeure ici, le devoir me l'ordonne.

HERMANCE.

Allons, suivez mes pas; venez, belle Hédelmone.

HÉDELMONE.

Pour me cacher, dis-moi, quel lieu choisirois-tu,
Quand j'ai quitté mon père et blessé la vertu?

HERMANCE.

Oubliez cette erreur; le repentir l'efface.

HÉDELMONE.

Dans le cœur d'Othello sais-je ce qui se passe?
Mes pas sont observés, si son œil est jaloux;
Et ma fuite coupable aigriroit son courroux.
Allons, va du sommeil goûter enfin les charmes.

HERMANCE.

Hélas! en vous quittant, je sens couler mes larmes!

HÉDELMONE.

Je le veux.

HERMANCE.

J'obéis.... Je vous laisse.... En quel lieu!
(*avec des pleurs.*)
Ma fille!... Mon enfant!...

HÉDELMONE.

Ma chère Hermance, adieu.
(*Hermance sort.*)

SCÈNE III.

HÉDELMONE *seule.*

Son tendre amour pour moi me rappelle ma mère.
(*Elle se met à genoux auprès de son lit.*)
Toi, qui vois les humains avec les yeux d'un père,
Daigne appaiser le mien; qu'entre ses bras tremblans
Je puisse avec respect toucher ses cheveux blancs!
Eclaire d'Othello la raison qui s'égare!
Parle-lui par la voix du vertueux Pézare!
Pézare est son ami: dans ta tendre pitié,
Aux malheureux mortels tu donnas l'amitié.
Ah! je vois mon erreur! mais ta bonté pardonne.
Mon Dieu! ne punis pas la trop foible Hedelmone.
(*Elle se place sur son lit.*)
Mais je sens du sommeil les charmes tout-puissans,
Assoupir par degrés mon esprit et mes sens.
Son calme, sa fraîcheur se répand dans mes veines;
Il suspend mes frayeurs, mes souvenirs, mes peines.
Sommeil, donne à mon cœur ce repos précieux,
Dont l'aimable douceur vient d'accabler mes yeux!
(*Elle baisse la tête et s'endort.*)

SCENE IV.

HEDELMONE *endormie*, OTHELLO.

OTHELLO.

Oui, je me le promets ; oui, ma fureur peut-être,
M'entraîneroit trop loin ; j'en veux être le maître.
Non, tu ne mourras point.... Que ces sombres clartés
L'embellissent encore à mes yeux enchantés !
(*en regardant le jour de la lampe.*)
Ah ! pour ressusciter cette flamme mortelle,
Je puis d'un feu nouveau retrouver l'étincelle !
(*en regardant Hédelmone.*)
Mais ce feu créateur qui sert à l'animer,
Si je l'avois éteint, comment le rallumer !
Avec quel souffle pur je l'entends qui respire !
Un charme tout-puissant vers elle encor m'attire.
Va, ce sang, dans mon cœur que tu viens d'accabler,
Ce sang, hélas ! pour toi voudroit encor couler !
Oui, dans ces noirs cachots, dans ces muets abîmes,
Où Venise engloutit le coupable et ses crimes,
Sans me plaindre un moment, privé de tous secours,
Tel qu'un reptil impur, j'aurois traîné mes jours.
Mais, avec tant d'horreur, voir trahir ma tendresse !
Employons à mon tour le courage et l'adresse.
Voyons commment perfide avec naïveté ;
Ce front pourra s'armer contre la vérité ?
Mais pourquoi de son crime accabler la parjure !
Mon malheur est certain ; je connois mon injure.
Oublions tout : mourons.

HÉDELMONE.

Dieu ! qu'est-ce que je voi ?
Est-ce vous, Othello ?

OTHELLO.

Rassurez-vous, c'est moi.

HÉDELMONE.

Quel sujet (pardonnez ma surprise inquiète)
Vous fait chercher si tard ma paisible retraite ?

OTHELLO.

Je venois près de vous, en secret agité,
Reprendre un peu de calme et de tranquillité.

HÉDELMONE.

Eh ! quel trouble si grand à me voir vous excite ?

OTHELLO.

L'amour traîne souvent quelque crainte à sa suite.

HÉDELMONE.

Doutez-vous de mon cœur ?

OTHELLO.

Moi !... Non.

HÉDELMONE.

Vous hésitez !

OTHELLO.

Hédelmone !

HÉDELMONE.

Othello !

OTHELLO, *à part.*

Que lui dire !

HÉDELMONE.

Ecoutez.

Peut-être, mon ami, cherchez-vous sur ma tête
Ce bandeau dont l'amour para votre conquête ?
J'ai voulu qu'il servît, non pas à ma beauté ;
Mais à nourrir mon père en son adversité.
Un jeune homme à Venise en est dépositaire.

OTHELLO.

Un jeune homme ! Son nom ?

HÉDELMONE.

Lorédan.

OTHELLO.

(*à part.*)

Quel mystère !

(*haut.*)

Le fils du Doge ! ô ciel ! Je ne suis point jaloux.
Ce jeune homme jamais fut-il aimé de vous ?

HÉDELMONE.

De moi ! de moi, grand Dieu !

OTHELLO.

Mais peut-être il vous aime ?

HÉDELMONE.

Je dois en convenir, je l'en ai plaint moi-même.

OTHELLO.

Mais si pour mon rival il s'étoit présenté ?

HÉDELMONE.

C'est vous seul, Othello, que j'aurois accepté.

OTHELLO.

Vous m'aimez donc ?

HÉDELMONE.

Ecoute. Il est dans la nature
Un vengeur immortel qui punit l'imposture.
Si je trompe Othello, qu'il produise à mes yeux
Le livre où nos sermens sont écrits dans les cieux !
Puisse-t il, m'accablant de toute sa colère,
Arrêter dans son cœur le pardon de mon père !
Reponds, es-tu content ?

OTHELLO.

Eh bien ! ce ciel vengeur
D'un père contre toi doit armer la fureur.
Il doit faire connoître à toute la nature,
Du plus perfide cœur la plus noire imposture,
Un cœur qui s'est joué des sermens, de sa foi,
Capable de tout crime : et ce monstre, c'est toi.

HÉDELMONE.

O ciel ! qu'ai-je entendu ! quel horrible langage !

OTHELLO.

Tiens, lis, prends ce billet ; et vois si je t'outrage.
Reconnois-tu ce seing ?

HÉDELMONE, *regardant le billet.*

Mon courage abattu....

OTHELLO.

Oserez-vous encor me parler de vertu ?
Chercherez-vous encore un nouvel artifice ?
Lisez.

HÉDELMONE.

O ciel !

OTHELLO.

Lisez : c'est-là votre supplice.
Lisez.

HÉDELMONE *lisant.*

« Je sais quel est mon outrage envers vous ;
» A l'hymen d'Othello je renonce, ô mon père !
» Puisse mon repentir calmer votre col re !
» C'est à votre choix seul à nommer mon époux.
» HÉDELMONE ».

OTHELLO.

A ces mots, qu'avez-vous à répondre ?

HÉDELMONE.

Tout m'accable à la fois.

OTHELLO.

Et sert à vous confondre.
(*Tout-à-coup en changeant de visage et de voix.*)
Eh bien ! regardez-moi, me reconnoissez-vous ?

HÉDELMONE.

Je ne vois plus d'amant, je ne vois plus d'époux ;
Je vois la mort, la mort ! Tu l'as prédis, mon père !

OTHELLO *froidement.*

Avant que le sommeil fermât votre paupière,
Avez-vous adressé votre prière à Dieu ?

HÉDELMONE.

Oui, j'ai prié pour vous.

OTHELLO.

Quelque temps, dans ce lieu,

Je vais attendre, allons.

(Il se promène.)

HÉDELMONE.

Que voulez-vous me dire ?

OTHELLO.

Préparez-vous.

HÉDELMONE.

A quoi ?

OTHELLO, *montrant son poignard.*

Ce fer doit vous instruire.

HÉDELMONE, *avec un cri.*

A moi, mon Dieu !

OTHELLO.

Silence ! Allons, préparez-vous.

Il s'agit de votre ame.

HÉDELMONE.

Oh ! je tombe à genoux.

Othello !

OTHELLO.

Non. La mort.

HÉDELMONE.

Que ma voix expirante

Vous jure.... Non, jamais....

OTHELLO.

(avec la plus grande tendresse.)

Oh ! deviens innocente !

Et dans ce cœur encor tout mon sang est à toi.

(avec une fureur calme et froide.)

Eh bien ! ce Lorédan....

HÉDELMONE.

Il brûle encor pour moi.

OTHELLO.

(à part.) *(haut.)*

O tourment ! Répondez : pourquoi, dans cette lettre,
Dédaignez-vous ma main ? N'étoit-ce pas promettre
Qu'au moins pour son hymen vous formiez des souhaits ?

HÉDELMONE.

Mon père est tout-à-coup entré dans ce palais :
« Signe-moi ce billet, signe, ou, dans ma furie,
» Ce poignard dans l'instant va m'arracher la vie ».
J'ai signé.

OTHELLO.

Sans le lire ?

HÉDELMONE.

Oui, sans lire. A l'instant

Il joignit à ma main la main de Lorédan.
J'opposai mes refus, j'excitai sa colère....

Vous ne m'écoutez pas.... Vous doutez !

OTHELLO.

Au contraire.

Enfin ?

HÉDELMONE.

Il me rendit, de mes pleurs indigné,
Ce billet que ma crainte avoit d'abord signé.

OTHELLO.

Après ?

HÉDELMONE.

Je l'ai remis à Lorédan.

OTHELLO.

(*à part.*)
O rage !

(*haut.*)
Pourquoi ? dans quel dessein ? parlez : à quel usage ?

HÉDELMONE.

Afin que....

OTHELLO.

Poursuivez....

HÉDELMONE.

Que son père excité
Par l'espoir de l'hymen dont nous l'avons flatté,
Voulût sauver le mien.

OTHELLO.

Et par ce stratagême,
Vous l'avez donc trompé ?

HÉDELMONE.

J'atteste ce ciel même !
C'est le seul que mon cœur se soit jamais permis.

OTHELLO.

Enfin ce Lorédan ?...

HÉDELMONE.

Il doit avoir remis
Cette promesse au Doge ; et par-là, je l'espère,
Ce mortel généreux aura sauvé mon père.

OTHELLO.

J'entends : c'est sans espoir qu'il secondoit vos vœux ?

HÉDELMONE.

Sans espoir.

OTHELLO.

Si pourtant ce mortel généreux,
Ce héros si charmant que le masque déguise,
Eût d'un rapt entre vous concerté l'entreprise !
Il vous tardoit de voir, pour former d'autres nœuds,
Ce Lorédan, ce Doge, avertis de vos feux.
Voilà pourquoi tantôt, me cachant mes outrages,

Tu tremblois dans ton cœur de quitter ces rivages.
Le ciel pour te punir prit un moyen nouveau ;
Tiens, voilà ton billet ; mais voilà ton bandeau.
(*lui montrant le billet d'une main, et le bandeau de l'autre.*)
Je les tiens à l'instant de la main de Pézare.

HÉDELMONE.

De lui ! c'est ton ami. Mon bonheur se déclare.
Si c'est de Lorédan qu'il les tient à son tour,
Mon père nous pardonne et permet notre amour.

OTHELLO.

Oui, c'est par Lorédan qu'il a su me les rendre ;
Mais c'est sur Lorédan qu'il vient de les surprendre,
Sur lui qu'il a laissé, de vingt coups dans le flanc,
Palpitant sur la terre et baigné dans son sang.

HÉDELMONE.

Il est mort ! il est mort !

OTHELLO.

Tu lui donnes des larmes !

HÉDELMONE.

Ciel ! qu'entends-je !

OTHELLO.

Tu plains sa jeunesse et ses charmes.

HÉDELMONE.

Lorédan ! Lorédan !

OTHELLO.

Perfide, que dis-tu ?

HÉDELMONE.

Je rends, en le pleurant, hommage à sa vertu.
Il étoit innocent.

OTHELLO.

Un traître que j'abhorre !

HÉDELMONE.

Il étoit innocent, je le déclare encore.

OTHELLO.

Vois-tu ce poignard ?

HÉDELMONE.

Oui. Mais, tout près de mourir,
Je défends l'innocence à mon dernier soupir.

OTHELLO.

L'innocence !

HÉDELMONE.

Oui, j'en jure, et par l'Être suprême,
Par toi, par mon amour, et sous ton poignad même.

OTHELLO, *la frappant d'un coup de poignard.*

Eh bien ! meurs.

HÉDELMONE.

O mon dieu !

(Elle fait plusieurs pas en arrière , et va tomber morte au pied de son lit.)

OTHELLO.

J'ai fait ce que j'ai dû.
Son amour est puni , le crime est confondu.
Je n'aurois cru jamais qu'avec tant de jeunesse,
On eût pu jusques-là porter la hardiesse.
C'est l'effet du climat. Il faut, pour tant d'horreur,
Que tout l'art de Venise ait passé dans son cœur.
Cependant la pitié.... Non : elle étoit coupable.
Ce billet.... ce bandeau.... cette audace exécrable
A dû pousser à bout mon amour irrité,
Et je vois ma vengeance avec tranquillité.
Mais où porter mes pas ? Ah ! reviens, cher Pézare !
Viens consoler mon cœur.... Ce trait est d'un barbare.
Une femme ! un enfant ! j'aurois dû pardonner.
D'où vient donc que mon cœur commence à frissonner ?
(n'osant tourner les yeux vers le corps d'Hédelmone.) *(il la regarde.)*
Elle est là. Regardons. Immobile !... insensible !...
Comme un tombeau !... Cachons ce spectacle terrible.

(Il tire sur elle les rideaux de son lit , qui la dérobent aux yeux du spectateur.)

(avec terreur.)
Qui vient ici ?

SCÈNE V.

OTHELLO, HERMANCE.

HERMANCE.

Seigneur, Pézare est arrêté.
Un grand forfait, dit-on, lui vient d'être imputé.
Ces mortels dont l'Etat gage la vigilance ,
Ont de tous ses projets acquis la connoissance.

SCÈNE VI.

OTHELLO, HERMANCE, MONCENIGO, LOREDAN, ODALBERT, hommes portant des flambeaux.

MONCENIGO, *à Othello, en lui montrant son fils.*

Vois Lorédan.

OTHELLO.

Qu'entends-je !

MONCENIGO.

Othello, votre ami,
L'exécrable Pézare, étoit votre ennemi.
Brûlant pour Hédelmone, il déguisoit sa flamme,
Cachoit les noirs projets concentrés dans son âme.
C'est lui qui, dans ce jour, paroissant vous servir,
Même aux pieds des autels voulut vous la ravir.
Il fit craindre à vos feux un rival redoutable,
Supposa son trépas, feignit par cette fable
D'avoir trouvé sur lui, pour prouver ses desseins,
Un billet, un bandeau qu'il remit en vos mains.
Hélas! mon fils le crut votre ami le plus tendre.
A ce titre, en secret, il le chargea de rendre
A la seule Hédelmone un bandeau précieux,
Un billet qu'il falloit écarter de vos yeux.
N'ayant pu l'enlever, ce monstre, ô perfidie!
Voulut par des soupçons aigrir votre furie,
Et vous pousser contre elle à des transports jaloux
Qui pouvoient vous tromper et la perdre avec vous.
Il nous vient d'avouer ses noires impostures,
Et son trépas s'achève au milieu des tortures.
(*en lui montrant son fils.*)
Voilà votre rival.

LORÉDAN, *à Othello.*

Oui, c'est moi qui pour vous
D'Odalbert, né sensible ai fléchi le courroux.
Le Sénat, mieux instruit, a vu dans sa colère
Non des crimes d'Etat, mais la douleur d'un père
Qu'une aveugle fureur égaroit un moment,
Et vient de faire grace à son emportement.
A moi, cher Othello, vous devez Hédelmone.
Aimez, vivez heureux; son père vous pardonne;
Et rendez grace au ciel qui sut vous dérober
Au piège épouvantable où vous alliez tomber.

OTHELLO, *égaré, n'ayant rien entendu.*

Qu'avez-vous dit?

LORÉDAN.

Parlez.

HERMANCE.

D'où vient ce long silence?
Pourquoi?...

ODALBERT.

Ma fille, hélas! n'est pas en ma présence?

OTHELLO.

Elle dort, elle dort, ne la réveillez pas.

HERMANCE.

(tirant les rideaux du lit. On voit le corps d'Hédelmone morte, et le sang de sa plaie.)

(Elle court vers le lit.)

Moi, je vois tout. O ciel !

OTHELLO.

Où fuir ! où suis-je, hélas !

Hédelmone ! Hédelmone !

MONCENIGO.

O spectacle terrible !

OTHELLO.

Tant de vertus.... d'attraits.... Oh ! oui : le ciel sensible

(en la touchant.)

Va me la rendre. Morte !

ODALBERT.

Ah ! je suis son bourreau !

OTHELLO.

Morte ! morte ! Et c'est moi qui l'ai mise au tombeau !

(en la regardant.)

Douce et tendre victime ! O douleur ! ô furie !

Pour jamais ! pour jamais ! Arrachez-moi la vie.

Ma femme.... mes amis, oh ! plaignez mes malheurs.

(la serrant dans ses bras.)

Que je t'embrasse encor ! Je te rejoins, je meurs.

(Il se frappe et meurt auprès d'elle.)

(La toile tombe.)

FIN DU CINQIÈME ACTE.

Dénouement heureux qu'on peut substituer au dénouement funeste.

Voici les vers qui terminent la quatrième scène du cinquième acte.

OTHELLO.

Vois-tu ce poignard ?

HÉDELMONE.

Oui. Mais, tout près de mourir,
Je défends l'innocence à mon dernier soupir.

OTHELLO.

L'innocence !

HÉDELMONE.

Oui, j'en jure et par l'Être suprême,
Par toi, par mon amour, et sous ton poignard même.

OTHELLO.

(*levant sur elle son poignard, et tout prêt à l'en frapper.*)
Eh bien ! que ton trépas....

SCÈNE CINQUIÈME et dernière.

HEDELMONE, OTHELLO, MONCENIGO, LOREDAN, ODALBERT, des hommes portant des flambeaux.

MONCENIGO, *écartant le poignard.*

Barbare, que fais-tu ?
Tu vas de ce poignard immoler la vertu.
(*en lui montrant son fils.*)
Cruel ! vois Lorédan.

HÉDELMONE, *à Othello.*

Parle : étois-je innocente ?
Suis-je coupable encor ? connois-tu ton amante ?

OTHELLO, *à Hédelmone.*

Qu'allois-je faire ! Où suis-je ! Ah ! de ma propre main,
Je dois pour te venger....

HÉDELMONE.

Jette-toi dans mon sein !

LORÉDAN.

Tu vois, cher Othello, l'amour qui te pardonne ;
Mais c'est à ton rival que tu dois Hédelmone.

OTHELLO.

Mon rival !

LORÉDAN.

Je l'étois. Mais, hélas ! ton ami,
L'exécrable Pézare étoit ton ennemi,

Brûlant pour Hédelmone, il déguisoit sa flamme,
Cachoit les noirs projets concentrés dans son ame.
C'est lui qui, dans ce jour, paroissant te servir,
Même aux pieds des autels voulut te la ravir.
Il fit craindre à tes feux un rival redoutable,
Supposa son trépas, feignit par cette fable
D'avoir trouvé sur lui, pour prouver ses desseins,
Un billet, un bandeau qu'il remit en tes mains.
Hélas! je le croyois ton ami le plus tendre:
A ce titre, en secret, je le chargeai de rendre
A la seule Hédelmone un bandeau précieux,
Un billet qu'il falloit écarter de tes yeux.
N'ayant pu l'enlever, ce monstre, ô perfidie!
Voulut, hélas! contre elle armer ta jalousie,
Et pousser ta fureur à des transports affreux
Qui pouvoient t'égarer, et vous perdre tous deux.

MONCENIGO.

Oui, ce mortel perfide, à l'aspect des tortures,
Vient de nous avouer ses noires impostures.
Vivez, brave Othello! C'est mon fils qui pour vous
D'Odalbert, né sensible, a fléchi le courroux.
Le Sénat, mieux instruit, a vu dans sa colère,
Non des crimes d'Etat, mais la douleur d'un père
Qu'un aveugle courroux égaroit un moment,
Et vient de faire grace à son emportement.
Je l'ai fait consentir à l'hymen d'Hédelmone.

ODALBERT.

Va, c'est dans cet instant mon choix qui te la donne.
Othello, je t'aimai; tu dois t'en souvenir.
Eh bien! deviens mon fils, mes mains vont vous unir;
Sois l'appui de l'Etat, l'honneur de ma famille.
Je m'en remets à toi du bonheur de ma fille.

OTHELLO.

Ainsi de tous les maux qu'Othello vous a faits,
Vous vous vengez tous trois, mais c'est par des bienfaits!
Comment envisager, dans ce profond abîme,
Mon forfait, vos vertus, ce bras et ma victime?
Ah! ce cœur en horreur à lui-même, à l'amour,
Seroit-il digne encor d'Hédelmone et du jour?
(à Lorédan,) *(à Odalbert.)*
O rival que j'admire! O trop généreux père!
Je n'ose devant vous regarder la lumière.
(à Hédelmone.)
Mais toi, lorsque ce fer t'alloit percer le cœur,
Oublieras-tu jamais mon crime et ma fureur?

HÉDELMONE.

Va, tout est oublié; va, que ma tendre flamme
Remette et le bonheur et la paix dans ton ame.

OTHELLO, *à Hédelmone.*

Le conçois-tu? Pézare a donc pu nous trahir!

MONCENIGO.

L'Etat dans ses cachots vient de l'ensevelir.
Tu peux, il le permet, punir sa perfidie:
Tu n'as qu'à dire un mot, c'en est fait de sa vie.

OTHELLO.

Tant de bontés, Seigneur, ont de quoi m'étonner;
Mais je suis trop heureux pour ne point pardonner.
Allons, je crois renaître, et je reprends la vie
Pour aimer Hédelmone et servir la Patrie.

(*en montrant Hédelmone.*)

O Dieu! qui m'accordez le nom de son époux,
Laissez-moi m'acquitter envers elle, envers vous;
A mériter vos dons souffrez que je m'applique.
Et si des révoltés troubloient la République,
S'ils déchiroient son sein, sauvez-la par mon bras,
Ou donnez-moi la mort au milieu des combats.

(*La toile tombe.*)

FIN DU CINQUIÈME ACTE.

Je joins ici, sur le même air, ma romance du Saule, mais plus étendue et plus développée que celle qui est chantée au cinquième acte, par Hédelmone. J'ai desiré qu'elle formât un morceau séparé; je lui ai donné jusqu'à douze couplets, dans lesquels j'en ai fait entrer trois de ceux qui sont chantés sur la scène. Peut-être cette romance sera-t-elle agréable à quelques personnes, et sur-tout aux femmes tendres et mélancoliques, qui trouveront du plaisir à la chanter dans la solitude. Elles pourront s'accompagner avec la guittare, ou avec la harpe, ou le clavecin, sur lesquels il sera très-aisé de transporter la musique du citoyen Grétri.

ROMANCE DU SAULE.

I.

Au pied d'un saule assise tristement,
Voyant couler le ruisseau qui murmure,
La belle Isaure, en pleurant son injure,
Croyoit ainsi parler à son amant.
Chantez le saule et sa douce verdure.

II.

Reviens cruel, de ton aveuglement.
Hélas! je t'aime, et tu me crois parjure!
Quoi! c'est l'amour qui charme la nature,
Et c'est l'amour qui cause ton tourment!
Chantez le saule et sa douce verdure.

III.

De ce soupçon que ton cœur étoit loin,
Quand, sous ce saule, attestant la nature,
Je te jurai la flamme la plus pure!
Ce bois nous vit, ce ruisseau fut témoin.
Chantez le saule et sa douce verdure.

IV.

Vois ces ramiers si confians, si doux;
C'est leur amour, leur cœur qui les rassure.
Il n'est pour eux ni soupçon ni parjure;
Ils sont amans, ils ne sont point jaloux.
Chantez le saule et sa douce verdure.

V.

Saule, dis-moi, n'est-il pas dans ta fleur
Quelque vertu dont la douce nature
T'ait fait présent pour guérir sa blessure?
Ne peux-tu rien pour calmer sa douleur?
Chantez le saule et sa douce verdure.

VI.

Ah! s'il revient par toi de son erreur,
Le ciel m'entend; toujours, je te le jure,
Saule d'amour, tu seras ma parure;
Je porterai ta feuille sur mon cœur.
Chantez le saule et sa douce verdure.

VII.

Si mon amant devenoit inhumain ;
Ciel ! où chercher une retraite sûre !
Saule chéri, qu'a creusé la nature,
Ah ! par pitié, cache-moi dans ton sein !
Chantez le saule et sa douce verdure.

VIII.

Toi qui chantois Isaure et ses appas,
Vois-la mourir, et mourir sans murmure.
Mon œil s'éteint, mon front est sans parure ;
Se pare-t-on, quand on touche au trépas ?
Chantez le saule et sa douce verdure.

IX.

Comme une fleur, je n'eus que deux instans :
T'aimer.... mourir. Hélas ! mon ame est pure.
On t'a trompé ; tu verras l'imposture :
Tu la verras ; il ne sera plus temps.
Chantez le saule et sa douce verdure.

X.

Mais le jour baisse, et l'air s'est épaissi ;
J'entends crier l'oiseau de triste augure ;
Ces verds rameaux penchent leur chevelure ;
Ce saule pleure, et moi je pleure aussi.
Chantez le saule et sa douce verdure.

XI.

On dit qu'alors Isaure s'arrêta ;
Tout resta mort, muet dans la nature ;
Le vent sans bruit, le ruisseau sans murmure.
Jamais depuis Isaure ne chanta.
Chantez le saule et sa douce verdure.

XII.

D'Isaure enfin quel fut le triste sort !
Comment conter cette horrible aventure ?
Oui, son amant vint dans la nuit obscure,
Et sous ce saule il lui donna la mort.
Saule, en cyprès changez votre verdure.

On trouve chez le même Libraire, les pièces de théâtre ci-après.

Caïus Gracchus, tragédie en trois actes, par M.-J. Chénier, Représentant du Peuple. . . . . 1 l. 10 s.

Jean Calas, tragédie en cinq actes par le même. 1 10

Henri VIII, tragédie en cinq actes, par le même. 1 10

Fénélon ou les Religieuses de Cambray, tragédie en cinq actes, par le même. . . . . 1 l. 10 s.

Abdélazis et Zuléïma, tragédie en cinq actes, par le citoyen Murville. . . . . 1 l. 10 s.

Robert Chef de Brigands, comédie en cinq actes. 1 10

Catherine, ou la belle Fermière, comédie en cinq actes, par la citoyenne Candeille. . . . . 1 l. 10 s.

Les Visitandines, comédie en trois actes, mêlée d'ariettes, par le citoyen Picard. . . . . 1 l.

Le Jugement dernier des Rois, Prophétie en un acte, en prose, par P. Sylvain-Maréchal. . . . . 1 l.

Marat dans le Souterrain des Cordeliers, ou la Journée du dix Août, Fait historique en deux actes, par le citoyen Mathelin. . . . . 1 l.

L'Ami du Peuple, ou les intrigans démasqués, comédie en trois actes. . . . . 1 l. 10 s.

Guillaume Tell, drame en trois actes, par le citoyen Sedaine. . . . . 1 l.

Le Modéré, comédie en un acte et en vers, par le citoyen Dugazon. . . . . 1 l. 10 s.

Le Siège de Thionville, drame-lyrique en deux actes, 15 s.

La Veuve du Républicain, ou le Calomniateur, comédie en trois actes. . . . . 1 l. 5 s.

Le Siège de Lille, ou Cécile et Julien, comédie en trois actes, mêlée de chant. . . . . 1 l. 10 s.

L'Amour filial, Opéra en un acte, par le citoyen Demoustier. . . . . 1 l. 5 s.

Toute la Grèce, ou ce que peut la Liberté, Tableau patriotique en un acte. . . . . 15 s.

Allons, Ça va, ou le Quaker en France, par le Cousin Jacques. . . . . 1 l. 5 s.

L'autre Tartuffe, ou la Mère coupable, drame moral en cinq actes, par le citoyen Beaumarchais. . . 1 l. 10 s.

L'intrigue Epistolaire, comédie en cinq actes. 1 10

Les Châteaux en Espagne, comédie en cinq actes, par le citoyen Colin-Harleville. . . . . 1 l. 10 s.

Le Vieux Célibataire, comédie en cinq actes, par le citoyen Colin-Harleville. . . . . 1 l. 10 s.

La Moitié du Chemin, comédie en trois actes, par le citoyen Picard. . . . . 1 l. 10 s.

178

La prise de Toulon, Tableau patriotique en un acte, par le citoyen Picard. . . . . 1 l. 5 s.

Paul et Virginie, Opéra en trois actes, du citoyen Dubreuil. . . . . 1 l. 10 s.

Petit Catéchisme de la nature, ou Religion et Morale naturelle, un volume *in*-18, figure. . . . . 1 l. 10 s.

De l'Imprimerie de Crapelet, rue Jean-de-Beauvais, Section du Panthéon Français.